

L'auditoire



LE JOURNAL DES ÉTUDIANTS DE LAUSANNE DEPUIS 1982

SOCIÉTÉ

**LA SEXUALITÉ
SOUS CONTRÔLE**

CAMPUS

**LE TRAVAIL PLUS
ACCESSIBLE**

CULTURE

**C'EST QUOI CE
CIRQUE?**

DOSSIER

Brique par brique *L'auditoire déconstruit les frontières*



Pigr



FAE

15
Festival Point. Virgule,



SPORT

18
La génétique dans le sport
Le porter d'épouse



CULTURE

20
Dans les coulisses du Cirque du Soleil
21
Les ciné-concerts

Culture et société:
L'origine du monde

22
Nos chroniques

19
AGENDA

23
CULTURE EN VRAC

24
CHIEN MÉCHANT

DOSSIER

L'auditoire consacre ce présent Dossier à un concept transversal de notre société: la notion de frontière. Il l'aborde sous des angles divers, allant de la frontière géographique (parfois marquée par des murs, parfois en pleine métamorphose, souvent objet

de tensions) aux barrières symboliques et sociales (le plafond de verre, les barrières linguistiques...). Ces frontières, plus ou moins visibles et transgressées, façonnent notre imaginaire et influencent notre manière de vivre.

04
Interview de Rahel Kunz

09
Barrières linguistiques

06
Frontière: définition

10
Style vestimentaire

Le Röstigraben

Des médecins sans frontières

07
Les murs contemporains

11
Les quartiers socialement délimités

08
Délimitation de l'Arctique

Le plafond de verre



SOCIÉTÉ

12
La sexualité des femmes

CAMPUS

16
Une application pour trouver un premier job

13
Le sable, indispensable

17
Un drone facteur

La poste 2.0

La Grange de Dorigny

14
Tsépakoi

Le gaydar

REMERCIEMENTS
MIRÈME FOMI GAGNÉ, LE PARI, GREGOIRE POUR LA DECLARATION (MEME SI NOUS ON SE TROUVE CONSI), MATHILDE POUR LES CREMS (MAIS ON PREFERE LES DOUBLE CREME), ALEX POUR LA TACHE DE VIN SUR LA COUVERTURE (PETIT COQUIN), LA GRAND-MERE DE SUZANNE QUI ECRIT CES REMERCIEMENTS, LES ASSISTANTS D'HARKED POUR LEURS MOTS DOUX, LA FAE POUR LES TABLES SALES ET CASSEES, L'ECONOMIST POUR L'INITIATION

L'AUDITOIRE

N° 241
BUREAU 1190, BÂTIMENT ANTHROPOLE
1015 LAUSANNE
T 021 692 25 90
EDITEUR FAE
E REDACTION@AUDITOIRE.CH
WWW.AUDITOIRE.CH

PARUTION 6 FOIS L'AN

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO
MIRÈME FOMI GAGNÉ, OPHÉLIE SCHÄRER, SUZANNE BADAN, VALÉNTINE MICHEL, EMMANUELLE VOLLENWEIDER, JESSICA CHAUTEMS, MATHILDE DE ARAGAO, LÉO MICHOU, SARAH PERDIZAT, THIBAUT NIEUVE WENE, ÉLOÏSE EPERON, ÉTIENNE FURRER, VALÉNTINE PERROT, NOÉMIE LICINI, PAUL-LOUIS GUINARD, CHARLOTTE BLONDEAU, LAURA GRAND, MAXIME KISSOU, SONIA IMSENG, LAURA BOCK, ANTOINE GEISER, PASCALE SIEGRIST, LIGHEA ARDIA, MAURANE CHOLLET, JUDITH MARCHAL, MARIE RUFFIEUX, CLARE GEX, MELANIE BARBOSA LOURENÇO, GUILLAUME GUENAT, EMMANUELLE FLAURAUD

CORRECTIONS
GREGOIRE GONIN

SECRÉTAIRE ADMINISTRATIF ET COMPTABLE
FLORIA PAPADOPOULOS

IMPRIMERIE
CENTRE D'IMPRESSION DES FONOUZ

COMITÉ DE REDACTION
RÉDACTION EN CHEF
LAURÉANNE BADOUX, ANTOINE SCHAUB

DOSSIER
OPHÉLIE SCHÄRER

CAMPUS ET SPORT
SUZANNE BADAN

SOCIÉTÉ
VALENTINE MICHEL

FAE
PAULINE MOTTET

CULTURE
EMMANUELLE VOLLENWEIDER

Contourner sa norme

Les frontières ne sont pas de simples lignes imaginaires séparant des bouts de territoire pour en former des Etats. Trop souvent, elles sont bien concrètes, constituées de fer, d'acier et de plomb (p.7). Et quand elles ne sont pas directement matérielles, elles le deviennent par d'autres biais, sous forme de visas, de permis ou de livrets. Elles différencient des populations humaines pour en favoriser certaines, inévitablement au détriment d'autres. Dernière-née sur le campus, l'association UNIL sans frontières cherche à reboucher un tant soit peu ces fossés en tentant de faciliter l'accès à l'Université pour les étudiants réfugiés, requérants d'asile ou admis à titre provisoire (p.4). Même s'il ne passera pas tout, l'effort est prometteur et doit être salué.

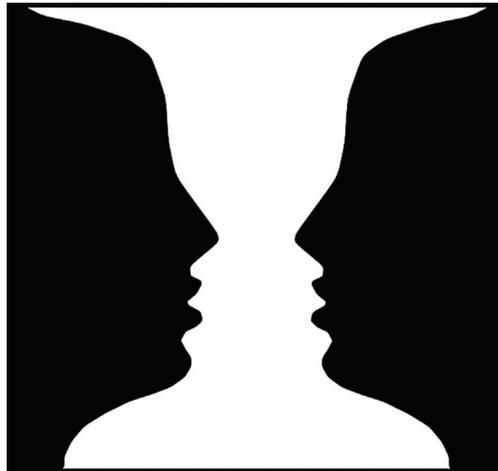
Séparer deux choses

Toutefois, si la notion de frontière renvoie avant tout à une délimitation entre deux Etats (p.6), sa portée sémantique est beaucoup plus large et concerne tout ce qui a trait à séparer deux choses. Une frontière, c'est avant tout un moyen de catégorisation: cela permet d'organiser ce que perçoivent nos sens pour y donner une signification. Le fameux vase de Rubin en constitue une parfaite illustration. Là où certaines personnes y verront une coupe, d'autres y contempleront deux visages. Pourtant, il ne s'agit de rien de plus que deux taches noires sur un fond blanc. Mais la construction de sens est inévitable, le cerveau cherchant à comprendre ce qu'il a sous ses yeux. Coupe ou visage, l'important est de réussir à s'orienter. Définir des frontières, au sens large donc, est indispensable pour donner du sens au monde. Sans elles, il serait impossible de s'y retrouver. Et pour pouvoir véritablement s'en sortir, il faut que ce sens rendu palpable par ces frontières soit partagé. Si une personne parle d'une coupe alors que son

voisin voit deux visages, ils auront de la peine à se comprendre.

Entre porosité et rejet

Une frontière dont le tracé est reconnu par la majorité des individus d'une même société porte un nom: c'est une norme. Serrer la main à quelqu'un que l'on ne connaît pas pour se présenter, par exemple, est une norme qui permet de combler l'absence de certitude sur le comportement à adopter avec une personne que l'on vient de découvrir. Les normes, comme les frontières, sont



à l'ethnicité peuvent être porteuses d'une violence d'autant plus extrême qu'elles constituent la base sur laquelle une personnalité est appréhendée. Un individu qui sort de ces catégories préalablement définies ou qui refuse celle dans laquelle il a été placé s'expose à un rejet de ses congénères qui ne sauraient le comprendre. C'est le triste principe d'une norme: celle-ci est uniquement repérable par la répression qu'engendre son non-suivi. Rejet qui, rappelons-le, peut aller de la moquerie au meurtre. Ou quand voir une coupe lorsque l'autre voit deux visages peut devenir mortel.

Des possibilités infinies

Faudrait-il pour autant chercher à s'aligner sur les mêmes normes, les mêmes catégories, histoire de mettre tout le monde d'accord et d'éviter les incompréhensions? Non, évidemment. Ce ne serait pas possible déjà, et il serait terrible de devoir choisir entre la coupe et les visages. La moitié du dessin serait perdu. Au contraire, il faut chercher à questionner ces normes, à rendre compte de leur porosité, de leur arbitralité. Il faut dépasser ces

frontières, oser questionner le sens qu'on leur donne, quitte à faire le vertigineux constat, que de sens, il n'y en a peut-être pas tant que cela. Le travail est difficile, périlleux. Remettre en question son monde est particulièrement déstabilisant. Mais la récompense, d'une inestimable puissance, est de découvrir l'infinité des alternatives qui s'offrent à soi, multipliant ainsi les possibilités de trouver les frontières qui mèneront à son bonheur, quitte à les définir soi-même si besoin. Et voir deux ailes de papillons lorsque les autres se disputent à propos d'une coupe et de deux visages. •

néanmoins poreuses. Si de loin elles peuvent sembler claires et précises, lorsque l'on s'y intéresse de près, on peine à discerner leur tracé exact, et on comprend vite que les différences sur lesquelles on s'appuie pour construire sa vision du monde sont avant tout des dégradés. Pour revenir à l'exemple des présentations, une fois que la relation est un peu plus avancée, à partir de quel moment est-ce que l'on se considère assez proche de la personne pour lui faire la bise? La situation en question n'a pas de réel enjeu, et une mauvaise coordination entre les deux individus déboucherait tout au plus sur un petit moment de gêne. Malheureusement, les normes ne sont pas toutes aussi anodines. Celles qui se rapportent au genre, à l'orientation sexuelle (p.14) ou encore

frontières, oser questionner le sens qu'on leur donne, quitte à faire le vertigineux constat, que de sens, il n'y en a peut-être pas tant que cela. Le travail est difficile, périlleux. Remettre en question son monde est particulièrement déstabilisant. Mais la récompense, d'une inestimable puissance, est de découvrir l'infinité des alternatives qui s'offrent à soi, multipliant ainsi les possibilités de trouver les frontières qui mèneront à son bonheur, quitte à les définir soi-même si besoin. Et voir deux ailes de papillons lorsque les autres se disputent à propos d'une coupe et de deux visages. •



«La frontière est aussi un point de rencontre»

Interview avec Rahel Kunz

INTERVIEW • Maître d'enseignement et de recherche à l'IEPHI et au Centre d'histoire internationale et d'études politiques de la mondialisation de l'Unil, Rahel Kunz s'intéresse, entre autres, aux questions de migration, de diaspora et de sécurité internationale, d'un point de vue intersectionnel. Pour *L'auditoire*, elle analyse et déconstruit la notion de frontière et ses enjeux actuels.

Comment expliquer le phénomène, à première vue contradictoire, qui voit aujourd'hui cohabiter d'un côté la mondialisation et le fait qu'on a de plus en plus d'échanges, et de l'autre l'augmentation du nombre de murs entre des Etats?

Selon moi, il s'agit d'une contradiction uniquement si l'on envisage la mondialisation comme un phénomène qui fait disparaître des frontières et qui fait circuler librement dans le monde entier des biens, des capitaux et des personnes. Mais cette vision du monde est une sorte de mythe, une illusion. En réalité, il y a seulement une minorité de personnes qui circule aujourd'hui plus ou moins librement à travers des frontières nationales. En plus, on peut se rappeler des moments dans l'histoire où la circulation des personnes était moins restreinte. Mais il faut toujours se poser la question: qui circule et quelle type de circulation est perçue comme légitime? Car la circulation des personnes est également genrée et racialisée. La mondialisation est un phénomène complexe, diversifié et profondément inégal, et implique plein de processus différents. C'est pour cette raison que je préfère utiliser des termes plus spécifiques, par exemple la régulation de la mobilité. Et puis il ne faut pas oublier que chaque mur a son histoire et son contexte particulier, il faut faire attention de ne pas tous les mettre dans le même panier.

Est-ce utopique de vouloir homogénéiser les langues? Ne court-on pas le danger d'imposer une vision du monde ou une culture, avec l'anglais notamment?

L'homogénéisation linguistique va souvent de pair avec l'homogénéisation culturelle. Par exemple, on a beaucoup évoqué la manière dont toutes les grandes villes

commencent à avoir le même aspect: on retrouve les mêmes magasins, les mêmes restaurants, etc. C'est vrai qu'il y a une intensification de ce genre de processus qui ont leur origine dans l'histoire coloniale, avec ses processus d'extermination et d'assimilation et donc la perte de certaines langues et cultures. Cette tendance historique influence certainement ce qui se passe aujourd'hui, notamment la volonté d'homogénéiser plutôt que de respecter et célébrer la multiplicité. Mais j'hésiterais à parler d'homogénéisation globale, car si on regarde bien on trouve aussi beaucoup de mouvements de diversification et d'opposition, qui vont à l'encontre de cela. Je pense que c'est une sorte de lutte et de négociation constante.

Peut-on analyser la question des quartiers socio-économiquement ou racialement déterminés, comme les ghettos, sous l'angle des frontières? Peut-on dire qu'il y a des frontières au sein des villes?

Oui, tout à fait. Je trouve la notion de la frontière très intéressante. Il y a d'un côté le phénomène des frontières physiques et matérielles, et puis les frontières symboliques, culturelles et sociales. D'un autre côté, la frontière peut être utile en tant que concept qui sert de lunette pour analyser nos sociétés, notamment les séparations internes et souvent invisibles mais réelles qui créent les ghettos. Le concept de la frontière permet de déstabiliser des dichotomies en déconstruisant l'idée d'intérieur et d'extérieur, nous et eux. Et la frontière est également un point de rencontre, un positionnement entre deux qui permet de questionner des séparations et de proposer des visions alternatives de la réalité. Par exemple, l'art frontalier encourage d'aller au-delà des



Rahel Kunz a reçu le *Feminist Theory and Gender Studies Graduate Student Paper Award* (2009)

frontières à travers des peintures ou des installations sur les murs.

Cela pose la question des obstacles qui entravent l'intégration des immigrant-e-s, une fois qu'ils/elles ont passé la frontière géographique.

Cela dépend évidemment de quel type de migrant-e on parle. Si vous arrivez en tant que travailleur/euse pour une multinationale basée en Suisse, votre situation sera complètement différente de celle d'une personne réfugiée. Et ce système est traversé de dynamiques de genre, de race et de classe. On appelle certains des migrant-e-s, d'autres des expats, ce qui implique tout un autre régime de mouvements, de droits, d'accès et d'obstacles. En Suisse, de manière générale ce sont les réfugié-e-s qui rencontrent des obstacles importants: des obstacles financiers qui les mettent en précarité, mais également des barrières linguistiques et des frontières socio-culturelles, comme les stéréotypes racialisés et genrés. Et puis il y a la question de mobilité et des obstacles administratifs. Le Collectif R a beaucoup travaillé sur

comment réduire tous ces obstacles et soutenir les personnes dans des processus administratifs et sur le plan juridique. Ici à l'Unil, on est en train de constituer l'association UNIL sans frontières, dans l'idée de soutenir des personnes qui aimeraient accéder à l'université, que ce soit pour continuer ou commencer un parcours d'études. Et on réalise qu'il y a plein d'obstacles dont nous ne nous rendons souvent pas compte. Ce sont des questions qui nous paraissent assez simples, comme l'accès à certaines informations ou à Internet. Certaines personnes, à cause du *racial profiling*, ne se sentent pas à l'aise lorsqu'elles se déplacent en ville ou sur le campus. A l'Unil, par exemple, apparemment une personne a été interpellée l'année passée parce que son aspect physique a donné l'impression aux securitas qu'elle ne devait pas être sur le campus... En plus, pour l'Université, des obstacles financiers se posent, comme la question de pouvoir se payer l'examen d'accès, les frais d'inscription, ou encore d'obtenir une bourse... Enfin, il existe aussi des frontières plus psychologiques,

linguistiques ou socio-culturelles: quand on ne connaît personne sur le campus, c'est difficile.

Lauréane Badoux

Qu'en est-il des femmes? Font-elles face à des obstacles spécifiques liés à des questions de genre?

Tout à fait. De manière plus large, la mobilité est genrée et racialisée, et il faut donc la voir de manière intersectionnelle. Déjà pendant leur parcours migratoire, les réfugiées souffrent souvent des violences physiques et psychiques. Une fois arrivées en Suisse, elles rencontrent également des obstacles genrés. Par exemple, dans la procédure d'asile, il est parfois plus difficile de présenter et de faire reconnaître leurs motifs de fuite, qui peuvent être liés à la violence sexuelle. Et le genre peut également influencer l'accès aux ressources: des associations ont documenté les conditions discriminatoires dans les logements pour requérantes d'asile. Les femmes font également face à des discriminations basées sur leurs vêtements ou identités. Mais il est difficile de donner des exemples sans reproduire des stéréotypes et sans stigmatiser ces femmes en tant que victimes. Et la question du genre ne se limite pas aux femmes. Dans certaines circonstances, ce sont les hommes qui rencontrent des obstacles plus importants. J'ai fait l'expérience qu'il est plus facile de trouver un logement pour une femme réfugiée que pour un homme. Et il ne faut pas oublier la dimension de l'orientation sexuelle. Une étude participative intéressante a été menée à Genève sur les obstacles auxquels les réfugié-e-s LGBTI sont confronté-e-s. Elle relève l'aspect problématique des interrogations homophobes, de l'accès au logement et d'autres services, ainsi que les stéréotypes à leur encontre, qui les empêchent de contacter les autorités.

Quelles forces symboliques et politiques se cachent derrière les représentations des cartes du monde et quel rapport de pouvoir cela engendre-t-il?

La pratique de la cartographie est profondément politique. Le fait de créer des frontières, physiquement ou sur papier, comme par exemple pour l'Afrique à l'époque coloniale, implique beaucoup de pouvoir, non seulement matériel, mais aussi symbolique et imaginaire dans la présentation de la réalité. Plus récemment, la prétendue crise migratoire a été représentée sur des cartes: on y voit l'Europe ou la Suisse avec des grosses flèches noires qui arrivent de partout. Le fait de diffuser encore et encore ces cartes donne l'impression d'une vague de personnes



Rahel Kunz: «Ces mouvements de solidarité peuvent défier les multiples frontières qui nous séparent en tant qu'êtres humains.»

qui nous envahissent. C'est très problématique, parce que cela crée un mythe qui n'est pas représentatif de la réalité, mais influence notre manière de voir la migration et la politique migratoire. Un mouvement collectif s'est d'ailleurs formé autour de ce qu'on appelle le *countermapping*: des personnes ont commencé à créer des cartes différentes qui renversent notre vision, par exemple avec l'Europe qui se trouve en bas ou qui indiquent la quantité relativement petite de migrant-e-s qui arrivent en Europe en comparaison avec d'autres pays tels que la Turquie. Une autre carte montre tous les endroits où il y a des frontières physiques, avec des barbelés, des dispositifs technologiques de contrôle et de surveillance, des drones, des champs sans passage pour observer les mouvements, des capteurs thermiques dans le sol, des centres de détention, etc. On y voit aussi le nombre de morts. Cette carte donne une vision du monde très différente: elle rappelle la militarisation de nos frontières et leur coût humain énorme et dénonce la politique migratoire européenne.

Certains passeports, plus «puissants», permettent plus facilement d'entrer dans certains territoires. Est-ce une manière moins explicite de fermer les frontières du monde?

Oui, en effet. Le régime de la régulation de la mobilité est très diversifié. Il s'agit d'un système très complexe, réglé à différents niveaux, et qui va bien au-delà des frontières matérielles. Il y a des frontières physiques, mais aussi des frontières plus implicites de

contrôle à l'interne, appuyées par la technologie. On parle souvent de la déterritorialisation des frontières, c'est-à-dire que le contrôle de la mobilité se déplace de la douane vers l'intérieur des pays. Cela passe notamment par les politiques de visas, le système de régulation de l'accès au travail et les passeports biométriques, et cela de façon racialisée et genrée.

Ces frontières sont parfois explicitées par des murs. Finalement, est-ce vraiment pour stopper l'immigration, ou y a-t-il d'autres enjeux?

Evidemment, il y a plein d'enjeux et d'instrumentalisation politique autour des murs, mais cela dépend vraiment du contexte. On connaît bien l'inefficacité des murs pour contrôler la circulation et leurs coûts humains. Mais on les construit quand même, ce qui montre bien leur importance symbolique, politique et psychologique. Les murs touchent nos identités et notre compréhension de ce qu'est la sécurité et la liberté, qui est souvent basée sur l'idée de s'enfermer, de se séparer des «autres» en créant des frontières. En revanche, on se rend compte que cela crée l'effet contraire: on se sent enfermé dans une mentalité de bunker, on crée des murs dans nos têtes et il devient plus difficile de réfléchir de manière ouverte, on ne voit plus les liens qui nous rapprochent des «autres» en tant qu'êtres humains... On se focalise uniquement sur les effets qu'on considère plus problématiques, et on ne voit plus l'enrichissement que peut apporter la migration. Il existe d'autres formes de bien-être qui

ne sont pas basées sur l'exclusion des «autres».

Peut-on imaginer qu'à l'avenir les murs continuent à se répandre partout? Ou l'inverse?

Il s'agit d'un phénomène si complexe qu'il est impossible de faire des prévisions. Il est clair qu'en ce moment, en Europe, face à cette prétendue crise migratoire, une des réactions est de renforcer les murs physiques et les frontières symboliques et culturelles. Et les médias en parlent beaucoup. Mais on voit aussi le contraire. On assiste à la mise en place de programmes d'accueil et d'hospitalité, de mouvements de solidarité à travers l'Europe... Le Collectif R est un des exemples en Suisse, mais cela s'observe aussi en Hongrie, par exemple. Beaucoup de personnes, parfois pas du tout politisées auparavant, se mobilisent et participent à des mouvements civils, parce que, face à la détresse des autres, elles ne sont pas du tout d'accord avec les réactions qu'ont eues les politicien-ne-s de renforcer des frontières. Ce qu'on appelle la crise migratoire a véritablement créé des nouveaux mouvements de solidarité et de mobilisation. Elle pousse aussi, dans certains contextes, à la désobéissance civile et à des nouveaux questionnements. Je suis optimiste que ces mouvements de solidarité peuvent défier les multiples frontières qui nous séparent en tant qu'êtres humains. •

Propos recueillis par
Lauréane Badoux, Valentine Michel,
Ophélie Schaerer et Antoine Schaub

Aux frontières du mot

HISTORIQUE • Frontière: un mot qui fait partie de notre langage courant, souvent relayé par les médias, notamment dans les questions de politique migratoire. Et pourtant, sa définition reste floue...

Le mot frontière serait apparu au ^{LXIII} siècle et proviendrait de front (dans le sens «faire front»), dont découlerait l'idée d'affrontement. Selon le dictionnaire Larousse, il s'agirait alors «d'une place forte qui fait face à l'ennemi». Aujourd'hui, on emploie le mot frontière pour désigner principalement la limite d'un territoire, qui sépare un État d'un autre. La géographe Anne-Laure Amilhat Szary relève que le sens de frontière n'est pas tout à fait le même dans toutes les langues. En effet, en français et en latin, on trouve un terme à connotation militaire. En anglais, *boundary* vient de *to bind*, qui signifie relier. En allemand, *Grenze* dérive du mot polonais *granica*, qui veut dire borne. Il y aurait dans ces deux cas moins une notion de ligne mais plutôt de zone.

Zone ou ligne?

Le *limes* romain et la Grande Muraille de Chine fournissent de bons exemples de cette nuance. Tous deux sont des fortifications qui indiquent la limite de l'occupation militaire. À l'époque de leur construction, elles n'étaient pas considérées comme des frontières politiques; le géographe Claude Raffestin met en avant l'idée de «frontières de société ou de civilisation». En effet, ce dernier explique que «*limes* et murailles articulent une intériorité et une extériorité qui leur donnent une signification double, à la fois zone ou ligne». L'historien Jean-Pierre Bois décrit le *limes* comme un périmètre de départ pour les opérations militaires ou comme une zone fortifiée défensive, dans laquelle se trouvaient des camps et des champs

cultivés. Ce n'est qu'à partir de la fin du Moyen Âge que le concept de frontière linéaire va faire son apparition.

Fixe ou mobile?

Ce sont les cartes qui ont permis de représenter les frontières de façon linéaire. Dès l'ère des Grandes Découvertes, elles ont été un support essentiel, notamment pour la question des partages territoriaux. Plusieurs traités - dont ceux de Westphalie, de Berlin, de Versailles - ont voulu façonner une vision du monde qui n'a de cesse d'être discutée. Bien que les frontières soient perçues comme «naturelles», elles sont en fait au centre de jeux de pouvoir. Dans *La dynamique de l'Occident*, le sociologue allemand Norbert Elias insiste sur l'idée de «monopolisation du

pouvoir sur un territoire», comme processus dont découlerait la genèse de l'État, le principe de souveraineté nationale et donc la délimitation du territoire par sa frontière. Aujourd'hui, les frontières sont toujours sujettes à des tensions. La crise de Crimée ou les revendications territoriales en mer de Chine nous montrent qu'elles sont loin d'être immuables, car tracées arbitrairement et à un moment précis. Par conséquent, elles résultent souvent d'un rapport de pouvoir et de domination, et s'inscrivent dans un contexte social et politique qui, lui, change continuellement. •

Mathilde de Aragao

Surcotée, la barrière de rösti

SUISSE • Alors que le fameux *Röstigraben* tend à disparaître au profit d'une différence d'opinions entre la ville et la campagne, l'expression reste fortement employée, quel que soit son domaine d'application.

Au même titre que Guillaume Tell, la ponctualité des trains ou le talent de la Nati, le *Röstigraben* fait partie d'un patrimoine culturel suisse qui tient aujourd'hui plus du mythe que de la vérité scientifique. En effet, cette frontière, bien que simplement linguistique dans un premier temps (séparant

l'ouest germanophone de l'est francophone) est utilisée pour dénoter *a priori* un fossé culturel majeur entre ces deux régions. Nombre d'études, d'analyses de résultats de votations fédérales ou de commentaires sur l'actualité, notamment dans les médias, prennent appui sur ce concept de *Röstigraben* pour tenter de prouver une importante différence d'opinions et de mentalités au sein de la Confédération helvétique. Mais, en 2016, une étude de l'EPFL démontrait, sur la base de l'analyse de quelques 300 votations fédérales, qu'entre les années 1980 et aujourd'hui le clivage s'est manifestement déplacé. Côté politique, les opinions ne divergeraient ainsi plus tant entre les Romands et les Alémaniques, mais plutôt entre les citadins et les habitants de la campagne

- en particulier la campagne alémanique. Ces dernières années, la séparation entre ville et campagne prendrait donc le pas sur la fameuse «barrière de rösti».

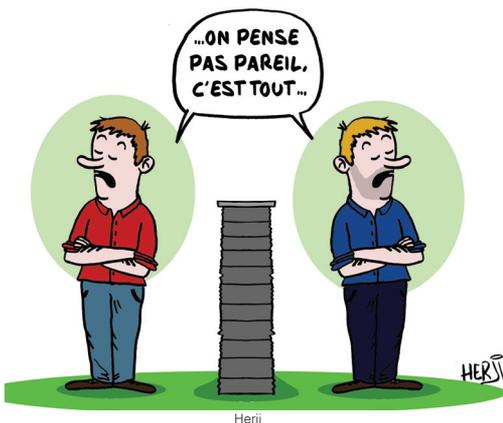
Un clivage multiple?

Bien que son utilisation n'ait, depuis cette étude, plus lieu d'être dans le domaine politique, le terme reste passablement utilisé dans les médias dès qu'il s'agit de mettre en exergue une division entre les deux régions linguistiques. Une simple recherche Internet permet de trouver un *Röstigraben* appliqué à toutes les sauces, dans des domaines divers et variés. Politique, économique et culturel, certes, mais également culinaire, sportif, éducatif, humoristique, musical, ou encore lié à la consommation de drogues, d'alcool et aux pratiques sexuelles, la «barrière de rösti», chiffres à l'appui, est traquée partout. Mais dans quel but? Recherche-t-on par là les symptômes d'une Suisse désunie, aux cultures distinctes et incompatibles? Le but poursuivi n'est pas si

extrême, mais la multitude d'articles sur le sujet incite fatalement à imaginer une nation divisée et qui peine à s'entendre sur quantité de thèmes importants. Faire systématiquement appel à un même terme pour qualifier des phénomènes si éloignés les uns des autres semble être particulièrement artificiel et passe sous silence la question de la particularité de chacune de ces problématiques. Mais l'abondance de références à cette thématique pose également la question de la difficile entente des différentes cultures qui composent la Suisse. Le *Röstigraben*, s'il ne divise pas, met plutôt en évidence la singularité que représente notre pays face aux différents Etats, notamment européens, minés ces dernières années par les velléités indépendantistes diverses. La Suisse, confédération de cultures, de langages et d'avis multiples, parvient malgré tout à rester unie, faisant de nos jours office d'exception. •

Léo Michoud

LE RÖSTIGRABEN, C'EST QUOI ?



Herji

Le mur, cet instrument politique

BARRIÈRES • Depuis 2010, on observe une augmentation du nombre de murs aux frontières. Leur prolifération inquiète les spécialistes, qui s'interrogent sur leur efficacité et les problèmes qu'ils suscitent. Focus sur cet univers fait de béton, de barbelés et de discours politiques.

Le 9 novembre 1989, le mur de Berlin tombait. Sa chute envoyait un message fort: l'heure était désormais à la mondialisation et à l'unification. Aujourd'hui, la tendance est plutôt inverse. De plus en plus de murs s'érigent aux frontières, à tel point qu'un groupe de recherche, mené par Elisabeth Vallet, s'est formé au Québec pour étudier cette problématique. Et les résultats de leurs enquêtes sont édifiants: on dénombrerait aujourd'hui 65 murs, en planification ou déjà construits. Au total, cela représente une étendue de 40'000 kilomètres, soit la circonférence de la Terre. Parfois faits de béton, de barbelés, ou les deux à la fois, ces murs peuvent être disposés sur une simple ligne comme être séparés d'un espace où se trouvent bien souvent des champs de mines ou des soldats armés.

Des murs sur une étendue de 40'000 kilomètres, soit la circonférence de la Terre

De plus en plus dotés de systèmes électroniques, le but de tels édifices est notamment de détecter les éventuelles traversées et de les empêcher. Si un mur n'est pas nécessairement construit sur l'ensemble d'une frontière, mais uniquement le long d'une zone jugée dangereuse par les autorités, il peut néanmoins atteindre plusieurs milliers de kilomètres: le plus long étant actuellement celui à la frontière entre l'Inde et le Bangladesh (3200 km). Un grand nombre de ces murs datent: «Beaucoup de murs ont été érigés pendant la guerre froide», déclare honoraire Pierre de Senarclens, professeur à l'Université de Lausanne et spécialiste de cette période. «C'est le cas par exemple du mur qui sépare les deux Corées, qui reste aujourd'hui infranchissable.» Toutefois, Elisabeth Vallet et son équipe relèvent que la moitié des constructions recensées ont été effectuées à partir des années 2010. Il

ya donc une forte tendance à la barrière, et celle-ci ne montre aucun signe d'essoufflement.

Des fins politiques

Pourquoi construit-on un mur? Frédéric Niel s'est interrogé sur la question dans son ouvrage *Contre les murs* et avance deux hypothèses: les barrières serviraient tantôt à empêcher l'immigration (c'est la raison invoquée récemment par la Hongrie), tantôt à se défendre et à se

«réelle ou imaginaire». Les murs, fruits d'un discours politique, serviraient donc avant tout à rassurer un électoral. Par conséquent, pour les spécialistes, l'efficacité de tels édifices est faible. En réalité, ces constructions semblent poser plus de problèmes qu'elles n'en résolvent. Elles n'empêchent pas le passage: à la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis, par exemple, 150 tunnels ont été recensés. Elisabeth Vallet et son équipe montrent en outre que

prévoit de bâtir est estimé, selon la *Tribune de Genève*, entre 27 et 40 milliards de dollars, tandis qu'Israël, de son côté, aurait, d'après *Mediapart*, déjà déboursé 2,6 milliards pour le sien. Aussi, ces projets bénéficient à toute une économie du béton, qui ne va pas sans controverse: la supposée participation à la construction du mur de Donald Trump par le groupe franco-suisse LafargeHolcim avait déjà, au début de l'année, fait couler beaucoup d'encre.



protéger du terrorisme (c'est l'argument employé notamment par Israël pour justifier sa «barrière de sécurité»). Pour Pierre de Senarclens, en revanche, il ne faut pas généraliser: «La décision de construire un mur est politique et ses justifications et conséquences peuvent être stratégiques. Le gouvernement israélien prétend se protéger du terrorisme, alors que Donald Trump justifie sa décision en affirmant défendre les Etats-Unis contre les «violateurs» et les bandits mexicains. Dans les deux cas, c'est la politique qui détermine la construction de murs.» Une politique qui, selon lui, vise une insécurité,

ces barrières encouragent le recours à des organisations criminelles pour traverser, sans oublier que les clandestins risquent leur vie (et souvent la perdent), au moment du passage.

Ces constructions semblent poser plus de problèmes qu'elles n'en résolvent

De plus, ces barrières coûtent cher. Le prix du mur que Donald Trump Jr.

Un monde sans mur?

Cet argent ne serait-il pas plus profitable ailleurs? Pierre de Senarclens affirme que «pour affronter le défi des migrants, les gouvernements des pays européens ont privilégié depuis les années 1970 des solutions humanitaires, qui ont le soutien des opinions publiques, négligeant les politiques de développement qui auraient été nécessaires pour permettre aux pays pauvres de diversifier leur tissu économique».

Toute une génération née dans un monde muré

Les spécialistes présagent une augmentation du nombre de murs, le phénomène devenant familier, voire naturel, à toute une génération née dans un monde muré. Tout semble indiquer que nous avons besoin de frontières claires: «L'être humain vit par nécessité en groupe, ceux constitués par des clans, des tribus, des nations, des empires. Il peut s'inspirer de valeurs universelles, mais il doit en fin de compte s'enraciner dans un espace social qui a nécessairement des frontières», déclare alors Pierre de Senarclens. Et à la question «Pouvons-nous vivre sans murs?», il est catégorique: «Un monde sans murs est possible, mais pas un monde sans frontières.» •

Nouveau climat, nouvelles frontières

REMUE-MÉNAGE • Selon le droit international, l'Arctique n'appartient à personne. Cependant, plusieurs pays se disputent son partage. La présence de l'or noir, que les scientifiques ont déclaré abondante, attise les convoitises.

En 2007, une étude du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat venait ébranler la tranquillité de l'Arctique. Elle affirmait que la fonte des glaces allait rendre accessibles des richesses maritimes jusqu'ici inexploitées. Quelques mois plus tard, c'était au tour de l'Institut de géophysique américain d'affoler les esprits. Il prétendait que l'Arctique renfermait à lui seul le quart des ressources mondiales non découvertes de pétrole et de gaz naturel. Ce qui était parti d'un constat climatique alarmant n'a eu pour seul effet que d'éveiller l'appétit énergétique des pays environnants. Depuis la publication de ces études, l'Arctique assiste bien impuissant à une véritable course aux ressources de son sous-sol. Etats-Unis, Canada, Danemark,

Islande, Norvège et Russie, tous ont conscience, avec plus ou moins de cupidité assumée, de l'énorme potentiel mercantile qui se cache sous leur région glacée voisine.

Les frontières naturelles se tordent

Avant la découverte de cet eldorado, le partage était pourtant sans conflit. L'Arctique, terrain hostile, n'attirait pas l'attention de ses six Etats côtiers. Touché par la tristesse de ce sort d'indifférence, le réchauffement climatique est venu mettre du piment dans les relations diplomatiques de la région en faisant violemment muter son paysage. Un virulent débat s'est engagé ces dix dernières années. Magnanime – certains diront irresponsable –, le droit maritime international, bien qu'il reconnaisse l'Arctique

comme zone neutre, autorise à chaque pays riverain un projet d'extension de son plateau continental. Immanquablement, les intéressés sautent sur l'occasion d'amplifier leurs possibilités d'exploitation pétrolière. Mobilisant des arguments scientifiques frôlant le sophisme, le Canada, le Danemark et la Russie revendiquent par exemple les mêmes portions d'une chaîne montagneuse sous-marine particulièrement généreuse en hydrocarbure, la Dorsale de Lomonosov. Ainsi, les géologues canadiens et danois prétendent détenir les preuves irréfutables que ce relief constitue le prolongement de la plaque continentale nord-américaine, tandis que leurs homologues russes le décrivent comme appartenant au plateau eurasiatique. Sinistrement, les frontières sont malléables au gré de



l'odeur du gain. Quand l'avidité de l'homme s'empare de la distribution territoriale, le bon sens fond comme l'Arctique au soleil. •

Thibault Nieuwe Weme

Quand le genre fait barrière aux carrières

ÉGALITÉ • Le plafond de verre définit une frontière invisible, qui reste infranchissable pour les femmes: celle des postes très haut placés. On dénonce beaucoup, les solutions sont plus rares. Pourtant, l'Unil fait figure de bon élève en la matière.

En théorie et en droit, femmes et hommes ont également accès à la formation, à la connaissance et au marché du travail. Or, le «plafond de verre», ce seuil invisible auquel les femmes se heurtent lorsqu'elles sont un peu plus ambitieuses que ce que la société prescrit, est une expression apparue à la fin du XX^e siècle pour désigner les difficultés que ces dernières rencontrent lorsqu'elles souhaitent accéder à des postes à haute responsabilité. Il s'agit de petites entraves qui passent souvent inaperçues, d'exigences supplémentaires, d'exclusions, de la présomption – même inconsciente – d'incompétence féminine. Il en découle le triste score de 6,1% de femmes dans les sphères décisionnelles en Suisse selon *Le Matin Dimanche* du 5 mars 2017, plaçant notre pays dans le bas de l'échelle en comparaison internationale.

Éviter de naturaliser le phénomène

On entend parfois dire que les femmes sont «naturellement» moins

ambitieuses, qu'elles préfèrent fonder une famille au détriment de leur carrière. Cependant, essentialiser les désirs des femmes équivaut à rendre les choses immuables et, ainsi, à s'avouer vaincu d'avance.

Des attentes qui entrent en conflit avec leur carrière

Pour éviter cela, rappelons que nos choix sont conditionnés par les buts que nous définissons comme «raisonnablement atteignables». En conséquence, si moins de femmes envisagent le «sommet», c'est peut-être parce que l'on a des attentes envers elles qui entrent en conflit avec leur carrière (voir *L'auditoire* n°240, p.13). C'est en effet encore principalement aux femmes que revient la charge mentale pour tout ce qui est domestique, le refus du Parlement d'un congé paternité étant à

ce titre très révélateur. Il est donc difficile de désirer ce qui semble hors de portée, ou tout du moins de l'envisager sérieusement, tant il y a d'obstacles entre les femmes et leur carrière.

Et à l'Unil?

La Direction de l'Unil, en partenariat avec le Bureau de l'égalité des chances, vient justement de lancer son Plan d'action 2017-2020. Une politique en faveur de l'égalité à l'Unil a débuté en 2000, mais en dépit des efforts entrepris, le taux de femmes professeuses n'était encore que de 23,5% en 2015 (3,5% de plus qu'en 2010). Le plan d'action est très détaillé, les objectifs généraux un peu vagues sont étayés par les mesures concrètes qui seront mises en œuvre – exiger des candidatures féminines avant de pourvoir un poste ou sensibiliser les recruteurs aux biais de genre inconscients. Mais l'Unil ne peut agir qu'à son niveau; le cœur de la lutte

contre le plafond de verre se situe dans la société et dans la multitude des consciences individuelles. Certaines mesures dites de «discrimination positive» (par exemple les quotas) peuvent avoir des effets pervers comme la dévalorisation des compétences professionnelles des personnes visées. Mais le fait d'en parler, d'en débattre, prouve qu'un mouvement est en marche: la prise de conscience d'une norme ou d'une injustice est le premier pas de sa remise en question. Il faut donc comprendre ce qui pousse les femmes à faire des choix de carrière moins ambitieux, tout en s'intéressant aux motifs qui conduisent les hommes à les exclure, afin de parvenir à dépasser cette frontière invisible et faire un pas de plus vers l'égalité. •

Eloise Eperon

Obsolètes, les interprètes?

COMMUNICATION • Avec les récentes avancées en traduction automatique, les géants de l'informatique promettent des résultats équivalents à ceux des professionnels. Dans une société toujours plus mondialisée, ces découvertes peuvent faire l'effet d'une bombe. Toutefois, pour les linguistes, la machine est encore bien incapable de rendre l'humanité, la clarté et la beauté d'un texte.

En 2006, Google révolutionnait le marché avec un outil que sans doute la majorité s'accordera à trouver fantastique: Google Translate. Basé sur un programme statistique, il était le premier dans son genre à être mis à la disposition du grand public. Au début modeste, il traduit désormais l'équivalent de plusieurs millions de livres chaque jour. Il y a deux ans, la firme a poursuivi l'exploit en y intégrant un modèle basé sur le *deep learning*. Ce modèle informatique, déjà imaginé dans les années 1950, s'inspire du fonctionnement d'un réseau de neurones pour permettre à la machine d'apprendre sans cadre fourni par le chercheur. Avec une base de données suffisamment large, le programme est capable de mettre au point ses propres critères d'analyse et donc sa propre façon de répondre aux questions qui lui sont posées. En répétant l'opération, et avec l'aide d'humains, il peut ainsi réellement «apprendre» au fur et à mesure, en imitant une partie des capacités humaines. Squelette du programme AlphaGo, le modèle a fait ses preuves en battant le champion du monde de Go, défiant les prévisions de la plupart des experts en intelligence artificielle. En somme, cette révolution tient autant à la qualité des réponses fournies, que dans son mode d'apprentissage autonome. Toutefois, la concurrence n'est pas à plaindre. Trois ans en auparavant, Microsoft dévoilait Skype translator, également basé sur le *deep learning*, lors de sa conférence WPC, avec une démonstration: deux chercheurs partageant une discussion agréable, chacun dans sa langue respective.

Des discussions possibles avec n'importe qui

Le programme, une fois ajouté à l'application de vidéoconférence Skype, est capable de sous-titrer instantanément en une autre langue les paroles de l'interlocuteur. En réduisant le temps de latence au maximum, la firme a rendu théoriquement possibles des discussions avec n'importe qui. Pour l'instant limité à des

discussions «de loisir» selon ses concepteurs, il est imaginable que son vocabulaire se spécialise et que son application soit mise en pratique dans de nombreux domaines spécifiques, voire dans notre vie quotidienne.

Une réalité dure à appréhender

Depuis toujours, l'humanité est déchirée par la barrière des langues, en témoigne la tour de Babel. Malgré l'effort des cours de langue et des interprètes, les langues ont toujours

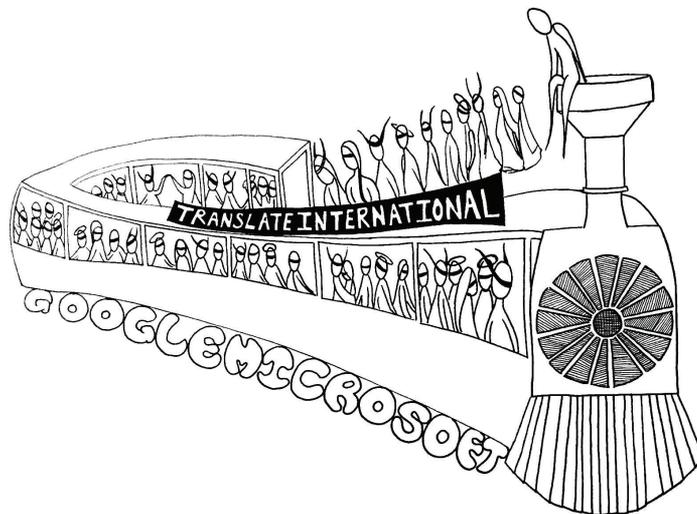
démocratisé d'Internet, l'utopie semble si proche... Et pourtant encore si lointaine. L'informatique ne tient en effet toujours pas les promesses qu'a pu faire IBM dans les années 1960, celles de pouvoir fournir prochainement une traduction parfaite grâce à l'informatique. La plupart des linguistes désapprouvent leur résultat. De nombreux exemples montrent que la machine fournira des textes incomplets, brutaux, manquant à la fois les nuances et les sous-entendus

dédiés aux directeurs d'entreprise, prévoit que la communication sera le pivot central des entreprises de demain. Dans ce cadre, la traduction instantanée y trouvera forcément une place de choix. Les premiers à prendre cette opportunité seront certainement les secteurs privés, en particulier ceux tournés vers la communication, et sans doute les milieux criminels, car il faciliterait sans doute les échanges au sein des groupes mafieux et entre eux. A cause de leur lenteur administrative, les secteurs publics mettront sûrement plus de temps à adopter de tels instruments. Au niveau mondial, cette informatisation irait aussi de pair avec la marginalisation, voire la disparition, des nombreux dialectes oraux. Plus difficiles à analyser par les ordinateurs et bien moins intéressantes économiquement, car moins usitées, ces langues seraient les premières victimes de cette globalisation. Difficile donc de mesurer les avantages et les inconvénients d'une traduction instantanée.

Impossible de désinstaller le progrès

En soi, la révolution est déjà là. Impossible d'empêcher le progrès ni de le désinstaller. Impossible aussi d'enfouir sa tête dans le sable. Il faudra composer avec un environnement numérique très dynamique, tentant de satisfaire au mieux une demande de plus en plus vorace. Pour l'instant, la technologie du langage s'est améliorée, mais ne peut toujours pas prétendre égaler l'homme et son sentimentalisme. Par contre, elle pourra faciliter le quotidien de bon nombre de métiers, en évoluant parallèlement avec les linguistes. Quant à la question de son impact socio-économique, difficile de la considérer sans les milliers d'autres facteurs qui constitueront l'économie 4.0. On retiendra que si l'intelligence artificielle se développe, elle aura toujours besoin d'hommes pour garder un œil sur elle et réchauffer le cœur de ses algorithmes froids. •

Paul-Louis Guinard



Emmanuelle Flauraud

posé un problème de taille pour l'économie et l'intégration. Alors toutes ces avancées, qui ne sont qu'un échantillon des projets dans le domaine, sont-elles à la source d'une révolution? C'est l'idée que défend Jacques Attali, philosophe et écrivain, qui y voit un moyen d'inverser les tendances économiques mondiales en permettant aux plus petits pays, dont la langue n'est que peu usitée, de développer leur commerce et leur tourisme plus facilement si assez de langues peuvent être traduites. Notre quotidien aussi se verrait simplifié. Plus de limites pour les voyageurs, des services sociaux et hospitaliers qui évitent des situations laborieuses, des scientifiques qui discutent aisément d'un bout à l'autre du monde: les applications semblent omniprésentes. Avec la

laissés par l'auteur. Si les experts reconnaissent les progrès en technologies de traduction, la plupart s'accordent à dire que le langage n'est pas réductible à un algorithme, à moins qu'il égale le cerveau humain. D'ailleurs, le marché dans le domaine du *marketing* le prouve: la demande en traducteurs pour la présentation de sites web continue d'augmenter malgré la concurrence automatique.

Un changement inéluctable

Même si la technologie parvenait tout de même à supplanter l'homme dans son travail, les conséquences de ce pas supplémentaire vers la mondialisation sont méconnues. Ce grain de sable dans la foule des intelligences artificielles est difficile à appréhender isolément. L'ISD, un journal de conseils

No future for you

STYLE • Le mouvement punk, enfant de la contestation et de la provocation, a amené une rupture radicale avec l'industrialisation de la culture, mais aussi des valeurs dominantes de la société occidentale des années 1970, érigeant de façon revendiquée une barrière entre ses membres et le conformisme des autres.

Au-delà d'un mouvement musical, le punk, apparu vers les années 1970 aux Etats-Unis, est un mouvement culturel contestataire et un mode de vie à part entière, dont l'idée maîtresse est le «moi contre le monde». Instituant une véritable frontière, à la fois culturelle, vestimentaire et sociale, il prône le rejet des valeurs établies et d'une société qu'il considère comme sclérosée.

Frontière à la fois culturelle, vestimentaire et sociale

Subversion, rébellion, détournements de l'ordre établi, anarchie, «no future»... Ces jeunes voyous (signification française du mot «punk»), qui,

pour la plupart, ont fait le choix de vivre de façon marginale dans des squats, en communauté, ont une attitude de rébellion systématique envers la société de consommation. Cette position transparaît bien évidemment dans le style vestimentaire qu'ils adoptent, qui forme une véritable barrière face au regard de l'autre: négligés, abîmés, troués, déchirés, souvent rafistolés à l'aide d'une épingle à nourrice, leurs vêtements incarnent à la fois la rupture et la précarité choisie. Il s'agit d'un «système D», mais aussi d'un «Do It Yourself», comme on le dit souvent pour qualifier la philosophie punk. C'est d'ailleurs aussi par esprit de révolte contre un système qui ne leur offre pas d'avenir que les Sex Pistols lancent No Future, s'opposant à l'ordre établi et à la

morale dite bourgeoise. En effet, on oublie la plupart du temps de mentionner que ce slogan, si caractéristique du mouvement punk à ses débuts, ne cite que les deux premiers mots de la phrase complète, qui est: «No future... for you!», sous-entendu l'ordre établi.

Excentricité et provocation

Le punk s'appuie sur divers types d'idéologies et formes d'expression, incluant l'art visuel, la danse, la littérature et le cinéma. La mode punk, qui est inhérente au mouvement, est perçue par ses détracteurs comme une recherche d'excentricité et de provocation gratuite. L'apparence vestimentaire est ainsi utilisée comme signe d'appartenance à une communauté partageant une même idéologie, des

comportements et des goûts similaires. Les codes que l'on apprend en son sein sont de l'ordre de l'initiation, où maîtrise de sa propre image et définition de l'identité personnelle vont de pair. L'exemple du style punk démontre comment, dans une société où l'identité individuelle est un enjeu important, les frontières symboliques sont puissantes. Un style vestimentaire permet, d'un seul coup d'œil, une catégorisation basée sur des stéréotypes partagés, et souvent, une exclusion, que celle-ci soit voulue et revendiquée par l'acteur en question ou non. Aujourd'hui, la limite entre renvoi à une communauté et stigmatisation est fragile. •

Charlotte Blondeau

L'humanitaire par-dessus les frontières

ENTRETIEN • Les interventions humanitaires menées par les ONG sont concernées par les problématiques liées aux frontières. À ce propos, L'auditoire a posé deux questions à Reveka Papadopoulou, actuelle présidente de Médecins Sans Frontières Suisse.

Malgré la réticence de nombreux gouvernements attachés à leur souveraineté nationale et à la maîtrise de leurs frontières, des ONG interviennent sur place pour soutenir des populations en détresse. C'est le cas de Médecins Sans Frontières – dont le bureau international se trouve à Genève – fondée en 1971 pour soigner les victimes de guerres, de catastrophes naturelles, d'épidémies et de famines. Infirmière de formation, Reveka Papadopoulou a rejoint MSF en 1995 et est rapidement devenue responsable de terrain. Depuis mai 2017, elle occupe le poste de présidente de MSF Suisse. Rencontre.



Reveka Papadopoulou, actuelle présidente de MSF Suisse.

Comment MSF est-elle perçue par les pouvoirs locaux? Avec gratitude ou méfiance? Y a-t-il une collaboration avec les institutions médicales sur place?

Le défi essentiel de notre mission est l'acceptation. Il s'agit plutôt d'une question de compréhension plutôt que de gratitude ou de suspicion. Les populations doivent comprendre pourquoi nous leur venons en aide, sinon elles n'auront pas confiance en nous. Nos principes fondamentaux de neutralité et d'impartialité nous permettent d'être en relation avec chaque partie prenante impliquée dans le territoire où nous devons travailler. Nous sommes souvent en contact avec le Ministère de la santé. Nous essayons toujours de mener le meilleur transfert que nous pouvons avec les institutions de santé dans le but de s'assurer que les populations aient toujours accès aux services médicaux.

Malgré votre dénomination de «Médecins Sans Frontières», les

frontières sont-elles parfois ressenties de manière très forte dans des régions en guerre ou instables? Ces frontières sont-elles sources de difficultés logistiques?

Dans des pays comme l'Afghanistan, la Syrie ou l'Irak, la présence de MSF est régulièrement mise en doute, et la sécurité de nos équipes menacée. Nos hôpitaux peuvent parfois être bombardés, notre personnel agressé, nos patients tués. Dans les contextes instables où nous travaillons, nous faisons toujours de notre mieux pour convaincre toutes les parties que des installations médicales doivent être sanctuarisées et qu'on ne peut pas prendre les travailleurs humanitaires pour cible. Mais MSF a quarante-six ans d'expérience et a toujours trouvé un moyen pour atteindre les populations dans le besoin. Outre les frontières nationales, dans certains territoires en guerre, les checkpoints peuvent être de sérieux obstacles, en particulier pour les ambulances: les frontières existent aussi à l'intérieur d'un pays. Les frontières dans «Médecins

Sans Frontières» ne sont pas seulement physiques: elles sont aussi politiques, culturelles et mentales. Le soutien des populations et la compréhension de notre action aident à surmonter ces barrières. Aujourd'hui, nous faisons face à des flux migratoires de très grande ampleur. Le plus grand paradoxe consiste en ce que les autorités légales menacent maintenant les travailleurs humanitaires en raison de l'aide qu'ils apportent à ces populations déplacées. Confrontés à cette sorte de «criminalisation de la solidarité», il nous importe de rappeler à l'opinion publique pourquoi les frontières existent, et pourquoi les migrants choisissent de les traverser. •

Propos recueillis par Mathilde de Aragao

L'espace, un miroir de la société

URBANISME • L'aménagement de l'espace reflète bien souvent la vision sociétale de ceux qui l'envisagent, le conçoivent, et le financent. Les aspirations en découlant peuvent être de nature très diverse, et causent des effets différents sur la société, tantôt positifs, tantôt négatifs. Le rôle de cette dimension spatiale est central dans la résolution ou la perpétuation des inégalités sociales.

L'espace n'est pas toujours aménagé volontairement. Parfois, c'est spontanément que se regroupe autour d'un lieu une population homogène, sur le plan ethnique ou socio-économique – deux dimensions qui ne sont d'ailleurs pas toujours étrangers l'un à l'autre. De fait, cette spontanéité produit naturellement une certaine forme de non-mixité. «En sociologie, on appelle cela l'homophilie: s'il n'y a pas d'intervention étatique, il s'agit d'un réflexe que les individus ont. Le mouvement "naturel" augmente très largement les inégalités, c'est la loi du plus fort, ou du plus riche», affirme Céline Rozenblat, professeure associée de l'Institut de géographie et durabilité de l'Unil. Chacun veut profiter des meilleurs services, et de ce fait, plus un individu a de moyens, plus sa situation spatiale sera potentiellement avantageuse. C'est alors le rôle des pouvoirs publics de partager plus équitablement l'espace et d'atténuer les ségrégations, et par extension d'aménager volontairement le territoire.

Composantes des inégalités

Evidemment, la ségrégation n'est pas uniquement spatiale, mais aussi scolaire, sociale ou professionnelle. Ces diverses inégalités ont tendance à se renforcer entre elles. Une personne pauvre aura plus de chances de vivre

dans une région mal desservie au niveau des transports. De même, une personne vivant dans des appartements en mauvais état sera plus susceptible d'avoir peu de moyens économiques. Et ainsi de suite. Sans politiques publiques établissant des conditions inclusives, les inégalités se creusent. Seulement, les «pays du Nord» (lire: occidentaux et riches) sont largement favorisés dans ce processus, car «c'est la capacité à intervenir dans toutes les régulations des lois, allant de l'établissement d'entreprises à la construction d'immeubles, et à la garantie des droits démocratiques qui fait vraiment la différence», appuie Céline Rozenblat. Bien entendu, le Nord a son lot de banlieues, de «cités» et de ghettos, qui ont trop souvent été pensés comme la solution miracle à l'immigration, sans imaginer les problèmes que ces aménagements causeraient. La professeure insiste fortement sur l'importance des interactions: «Moins il y a d'échanges, plus il y a de méfiance. A priori, l'interaction crée une meilleure homogénéité, un meilleur dialogue, une meilleure mixité.» Au-delà de ces erreurs d'urbanisme, la situation mondiale, en particulier de certaines régions des pays du Sud, est bien plus alarmante.

Inégalités spatiales à travers le monde

La spécificité de l'espace, c'est qu'il



Les frontières formées par les inégalités sont parfois très visibles, comme ici à Rio.

est matériel, donc visible, ce qui fait de lui la dimension de la ségrégation la plus marquante. On peut même photographier des inégalités spatiales, comme par exemple les *favelas* de Rio entrecoupées de quartiers protégés avec piscines. Depuis l'intérieur de ces zones très pauvres, l'Etat brille par son absence: pas de ramassage des déchets par exemple – dont les conséquences les plus sordides seraient peut-être Accra, au Ghana, où l'on peut tomber sur des fœtus humains avortés dans les décharges improvisées et le bidonville de Patayas à Quezon City, aux Philippines, où plusieurs centaines de personnes sont mortes ensevelies sous le glissement d'une «montagne d'ordures».

On peut même photographier des inégalités spatiales

Pas non plus d'évacuation des eaux usées: on estime qu'en Amérique latine 90% des eaux usées sont rejetées telles quelles dans les cours d'eau, ou encore des constructions sauvages très loin des normes de sécurité. Pour ce dernier point, le XX^e siècle a vu 100 millions d'habitations être détruites par des séismes, dont la majorité se situait dans les régions pauvres du Sud – cela fera naître

l'expression «tremblement de classes». Pire, la criminalité peut s'en mêler: rien ne brûle mieux qu'un bidonville, qui allie la promiscuité, la densité et les habitations en bois. Avec la raréfaction des terrains à construire, l'augmentation de leur prix – sur lesquels les bidonvilles sont construits – et les volontés d'enrichissement, l'incendie devient inévitablement une méthode de renouvellement urbain.

Que faire?

Les diverses ségrégations sont autant de frontières fantômes qui homogénéisent à l'intérieur, en accentuant la différence avec l'extérieur. Par extension, elles s'opposent au processus de mixité et de compréhension de l'autre, de sorte que les dangers augmentent plus qu'ils ne diminuent. Par exemple, la solution miracle des *gated communities* n'est qu'une démarcation de plus renforçant le mépris entre les divers milieux. Seule l'action publique peut élaborer des politiques d'aménagement du territoire pour désamorcer ce conflit majeur trouvant sa source dans un besoin de reconnaissance. En définitive, faire tomber les frontières invisibles se trouve être un puissant moyen – en créant les conditions de la reconnaissance mutuelle – d'améliorer les conditions de vie du plus grand nombre. •



Les montagnes de déchets du bidonville de Patayas, aux Philippines.



Libérées, délivrées?

LIBERTÉS • La sexualité des femmes a été contrôlée de diverses manières au fil du temps: si, au Moyen Âge, l'Eglise surveillait la vertu féminine, le XX^e siècle voit les femmes acquérir davantage de liberté de choix. Pour autant, le contrôle reste présent socialement. Eclairage.

De tout temps, la sexualité féminine a été l'objet d'une forte surveillance et le sujet de nombreuses prescriptions. Au Moyen Âge, elle fait face à diverses pressions. Selon Eva Pibiri, MER en histoire médiévale à l'Unil, «le corps des femmes est gardé, ces dernières étant toujours sous tutelle masculine, qu'il s'agisse de leur père ou de leur mari. Pour la noblesse, puisque le lignage se trouve être le point d'orgue du mariage, on doit s'assurer qu'il soit légitime.» Ainsi, comme le rappelle Martine Ostorero, professeure associée en histoire médiévale à l'Unil: «Le seul lieu où la sexualité est possible, c'est dans le mariage, qui s'impose comme un sacrement au Moyen Âge. Il est une institution gouvernée par l'Eglise, pour contrôler la sexualité. Laquelle est en bas de l'échelle des attitudes féminines valorisées.» Une certaine hiérarchie des idéaux était mise en avant, le modèle absolu étant la Vierge Marie. En cas d'adultère, l'Eglise condamnait moralement les femmes, reprenant l'idée biblique d'Eve la pécheresse. Depuis, les choses ont changé.

Une société plus libérée?

En effet, au cours du XX^e siècle, les femmes se voient offrir plus de liberté. La pilule fait son apparition au début des années 1960, suivie de l'IVG en France en 1975; toutes deux permettent aux femmes un meilleur contrôle de leur sexualité. Cependant, cette liberté nouvelle n'est pas du goût de tout le monde: certains groupes religieux s'opposent à ces pratiques, qui, selon eux, se font au détriment des bienfaits de la famille et vont à l'encontre des lois de la Nature. De fait, la seconde moitié du XX^e siècle, marquée par la libération sexuelle, voit les femmes acquérir un plus grand pouvoir, ébranlant ainsi la vision traditionnelle du couple, du



Herji

mariage et de la sexualité en général. Cette dernière peut aussi être pratiquée pour le plaisir, et non plus uniquement pour la reproduction. Pourtant, au siècle suivant, les femmes ne sont toujours pas assurées de pouvoir en disposer comme elles le souhaitent.

Pression sociale et médicale

De nos jours, l'idée de la liberté sexuelle des femmes est loin d'être une vérité absolue. Certes, les nouveaux moyens de contraception offrent plus de liberté aux femmes dans la pratique de leur sexualité.

La société exerce encore de multiples pressions à l'encontre du corps féminin

Mais, dans les faits, la société exerce encore de multiples pressions à l'encontre du corps féminin, et ce, précisément à travers ces outils contraceptifs, comme le souligne Irene Maffi, anthropologue et professeure

ordinaire à la faculté des sciences sociales et politiques de l'Unil: «A partir de la fin du XIX^e siècle, tout ce qui relève de la sexualité a été théorisé par la médecine et géré par elle. La médecine est influencée par la morale et a un impact sur les idées que l'on se fait de la sexualité dans la société. Par exemple, l'usage de la contraception n'est pas juste technique, mais il y a toute une série de catégories morales et sociales qui y sont rattachées en fonction de l'âge, du statut social et de l'appartenance socio-économique.» Par ailleurs, les moyens de contraception sont parfois encore mal perçus, notamment la pilule du lendemain ou le stérilet, fortement déconseillés par certains médecins aux jeunes filles. De même, l'IVG demeure illégale dans plusieurs pays à l'heure actuelle. De plus, la contraception est sous l'entière responsabilité des femmes sous tous ses aspects, que ce soient les maux physiques et psychiques engendrés, le coût et surtout le jugement à son égard qu'elles doivent assumer seules. Car s'il existe une pilule contraceptive pour les hommes, elle n'est pas commercialisée et les recherches

scientifiques ne se tournent pas vers la contraception masculine. Donc les femmes sont peut-être «libres» dans leur sexualité, mais elles sont constamment culpabilisées et orientées par la société et les professionnels du corps médical.

Un miroir asymétrique

Les jugements sociaux envers la gent féminine sont constants, et surtout contradictoires. D'un côté, des rapports sexuels fréquents n'assurent pas la même réputation aux hommes qu'aux femmes: les premiers sont validés voire applaudis pour leurs conquêtes, les secondes jugées voire insultées. A travers le *slut shaming*, on culpabilise les femmes

d'agir comme les hommes, qui sont, eux, encouragés à avoir une vie sexuelle riche. De l'autre côté, une femme peu active sexuellement sera qualifiée de «frigide» et de «coincée». Les attentes sont dès lors profondément opposées: il faudrait être à la fois innocente et dévergondée, chaste et expérimentée.

Il est impossible d'échapper aux jugements et à la condamnation sociale

Il est donc impossible d'échapper aux jugements, dans un sens comme dans l'autre, et à la condamnation sociale, qui incarne ainsi une forme contemporaine d'emprise sur le corps féminin. Les choses ont beau avoir changé depuis le Moyen Âge, le contrôle n'a pas pour autant disparu: il s'est simplement déplacé. •

Sea, sand and sun

ENVIRONNEMENT • Ressource amplement consommée, le sable est un sujet bien plus problématique qu'il n'y paraît. En termes d'utilisation, il est classé en deuxième place après l'eau, et sa manipulation provoque de nombreux dommages, dont l'érosion des littoraux. Décryptage.

Aujourd'hui, près de trente milliards de tonnes de sable sont consommés chaque année. Omniprésent dans notre quotidien, il est victime du pillage d'une industrie colossale, toujours plus vorace. C'est une ressource fortement utilisée, et cela dans de nombreux domaines: pour créer du verre, des pneus, des cosmétiques et même du dentifrice. On le trouve également majoritairement dans la construction, puisque le béton que l'on utilise pour édifier des bâtiments est composé de deux tiers de sable. Il faut, par exemple, 30'000 tonnes de sable pour construire un kilomètre d'autoroute. Ainsi, en France, déjà 24% des littoraux ont été consommés et 75% des plages dans le monde sont en voie de disparition. Un véritable problème pour les populations

qui vivent en bord de mer, qui se trouvent donc en danger et pour qui il est de plus en plus nécessaire de trouver des solutions de relocalisation. Mais plus largement, si l'on poursuit cette utilisation abusive du sable, c'est une fois de plus une ressource qui finira par disparaître complètement.

Un équilibre naturel perturbé

Cette manière d'avoir recours au sable engendre des conséquences catastrophiques pour l'environnement. Lorsqu'on décide d'extraire du sable des rivières, on empêche la formation du remblai naturel des plages, qui ne peut se faire sans celui-ci. En effet, le sable présent sur les plages provient de roches situées parfois à des milliers de kilomètres, et il est charrié par les rivières et les fleuves jusqu'à son

arrivée dans les mers et les océans. Si l'approvisionnement devient moins avantageux dans les rivières, le dernier endroit pour puiser le sable se situe en pleine mer.

Détruire l'écosystème des fonds marins

Pour l'extraire du fond des océans, les industriels font intervenir d'immenses navires qui détruisent l'écosystème des fonds marins sur leur passage: en aspirant le sable, on aspire aussi le plancton et les autres êtres vivants, une véritable catastrophe pour tous les organismes. En exploitant à outrance le sable, c'est tout l'équilibre naturel qui est perturbé. Ainsi, les

plages reculent, les ressources manquent, beaucoup d'îles sont en voie de disparition et une grande partie d'entre elles ont déjà disparu. A Dubaï par exemple, les nombreuses constructions nécessitent une quantité considérable de sable. Or, le grain de sable du désert étant trop gros pour être exploité, il s'agit d'importer du sable prélevé ailleurs. Le bilan est lourd: on compte aujourd'hui pour le développement de Dubaï la destruction de vingt-cinq îles indonésiennes. Ainsi, l'utilisation du sable n'est de loin pas anodine, et il est nécessaire de réfléchir à d'autres solutions avant qu'il nous glisse complètement entre les doigts. •

Charlotte Blondeau

La Poste: de la tradition à l'usine?

MODERNISATION • La restructuration de La Poste annoncée cet été, prévoyant une suppression considérable d'offices régionaux, ne laisse pas la population suisse indifférente. Les contestations sont nombreuses et le Conseil fédéral est appelé à s'en mêler.

En juin 2017, La Poste fait une annonce qui indigné la population suisse: plus d'un tiers des bureaux postaux vaudois pourraient fermer d'ici à 2020 ainsi que la moitié des offices jurassiens, notamment. La raison? La Poste voit ses chiffres diminuer depuis plusieurs années, car la montée du numérique se fait ressentir: les e-mails remplacent le courrier postal et l'utilisation de l'*e-banking* supprime les bulletins de versement. De fait, une modernisation se prépare, d'ailleurs annoncée sur le site officiel, dans une rubrique

appelée «le réseau postal du futur», où les changements (comme le remplacement des bureaux de poste par des points de retrait) sont exposés aux utilisateurs. Urs Schwaller, élu en tant que président du conseil d'administration de La Poste en avril 2016, constate à la télévision de Berne: «Quand plus personne ne va à la boulangerie du village, cela n'a pas de sens de conserver une agence.» Mais est-ce réellement le problème? Au vu du nombre de recours et de pétitions de la part des citoyens pour garder leurs bureaux de poste, la question demeure.

La rentabilité avant tout

Le côté familial et chaleureux de La Poste suisse, établie depuis 1849, se perd et cela depuis de nombreuses années, au profit de la productivité. Ceci est une des critiques faites au géant jaune qui supprime, au fil des ans, de plus en plus de bureaux de poste, en privilégiant l'automatisation ou la délégation du travail à l'épicier du village. Cette nouvelle annonce en juin 2017 se veut

d'offrir des solutions pour les clients de La Poste, mais l'avenir des employés de cette entreprise est en revanche incertain. En effet, une aussi grande suppression des offices de poste traditionnels d'ici à 2020 ne peut que prédire une immense vague de licenciements, car, bien que certains travailleurs pourront être affectés ailleurs, le nombre de personnes concernées est trop important et la rapide automatisation des services ne tend pas vers la création d'emplois, bien au contraire. Ce problème n'est par ailleurs pas nouveau: en 2011 déjà, la RTS proposait un reportage sur la question et dénonçait la mentalité de La Poste, qui privilégie le bénéfice plutôt que le bien-être de ses employés. La modernisation ne serait-elle qu'une excuse pour faire des économies?

Une décision fédérale

Tout se joue actuellement sur l'aspect légal car, comme le rappelle Olivier Feller, avocat et membre du PLR qui donnait son opinion en février 2017

dans une émission régionale: «Selon l'ordonnance du Conseil fédéral, 90% des usagers doivent avoir accès à un office postal en vingt minutes à pied ou en transports publics.» Les suppressions des bureaux de poste s'effectuant majoritairement dans les petites communes, cela lèse certains utilisateurs plus isolés ou peu mobiles, en particulier les personnes âgées. La Poste étant un service public, elle devrait justement prendre en compte ces données topographiques, entre autres. Une décision du Conseil fédéral est en cours et devra déterminer si un changement de loi s'impose. En attendant, une étude va être faite afin de réellement estimer les besoins de la population «et obtenir une image la plus représentative possible» des utilisateurs de La Poste suisse, a-t-on pu lire dans la *Tribune de Genève* le mois passé. L'avenir du service public est en suspens... Affaire à suivre. •

Noémie Licini



T'as pas l'air gai

POLÉMIQUE • L'Université Stanford a développé récemment un programme soi-disant capable d'identifier l'orientation sexuelle d'individus à partir de leur portrait. Réflexion sur les méthodes, la finalité et les conséquences de ce procédé.

Identifier l'orientation sexuelle d'un individu n'aura jamais été aussi facile et précis: une intelligence artificielle suffirait à déceler l'homosexualité ou l'hétérosexualité d'un individu à partir d'une image analysant scrupuleusement les traits de son visage. Du moins, c'est ce que cherche à prouver une récente étude menée par des chercheurs de l'Université Stanford, située en Californie. Ces derniers soutiennent qu'une étude comme celle-ci, surnommée par certains le «gaydar» (radar à personnes homosexuelles), révèle un taux d'exactitude de 91% pour les hommes et de 83% pour les femmes.

Un gaydar biaisé

Avant tout, l'étude repose sur la théorie des hormones, née dans les années 1930. Celle-ci soutient la présence d'une hormone masculine appelée «androgène» qui déterminerait, autant chez la femme que chez l'homme, son orientation sexuelle. Ainsi, un homme homosexuel aurait des traits féminins, et une femme lesbienne en aurait des masculins. Cette théorie est aujourd'hui controversée et contestée: en effet, il n'y a aucun fondement scientifique pour appuyer l'idée que l'homosexualité serait visible physiquement. Le choix des chercheurs de se baser sur cela est donc questionnable. Par ailleurs, cette théorie exclut totalement l'existence de la bisexualité. «Depuis les études de Kinsey, en 1948, on voit qu'il y a, toutes populations confondues,

environ 5% d'individus exclusivement homosexuels, 10% uniquement hétérosexuels, et, au milieu, un grand continuum de bisexualité, où les gens vont plus ou moins passer à l'acte. Les bisexuels sont donc majoritaires: pour autant, où sont-ils représentés?», souligne Thierry Delessert, docteur en sciences sociales et chargé de cours à l'Unil.

Une théorie aujourd'hui controversée et contestée

Ni les Afro-Américains ni les Hispaniques n'ont en outre été pris en compte lors de la sélection des images utilisées pour l'étude, malgré la diversité aux États-Unis. Cette étude ne peut alors aucunement prétendre être universelle.

Un outil dangereux

Dans un premier temps, quelle que soit la finalité de l'étude, les conséquences peuvent s'avérer véritablement néfastes, voire mortelles. Dans des régimes totalitaires où l'homosexualité peut mener jusqu'à la peine de mort, le danger qu'elle représente est considérable. Au-delà du fait qu'il y a une marge d'imprécision d'au minimum 9%, un programme de ce type pourrait donc devenir un outil de traque redoutable s'il venait à être utilisé dans ce but-là. De plus, l'éventuel coût de ce logiciel ne serait pas

inabordable pour certains de ces pays totalitaires. Et pourtant les auteurs de l'étude évoquent les risques mortels de ce type d'intelligence artificielle pour les personnes homosexuelles, mettant de côté le fait qu'ils sont eux-mêmes en train de les augmenter. Ainsi, au-delà des raisons mercantiles qui se laissent entrevoir, les motivations à l'origine de cette étude sont difficiles à saisir.

Besoin d'identification permanent

Si les auteurs de la recherche ne pensaient pas qu'une telle étude serait problématique, cela révèle une tendance très actuelle à vouloir sans cesse identifier et mettre la pression aux personnes LGBTQ+. Ainsi on assistait récemment à un scandale en France autour de Cyril Hanouna, qui piégait dans *Touche pas à mon poste* un homme homosexuel (qui n'avait pas fait de *coming-out*). Dans ces deux cas, des associations LGBTQ+ se sont fait entendre, et pour cause: parler de son orientation sexuelle devrait être un choix, et pas un impératif. Si dans les pays démocratiques l'homosexualité n'est pas criminalisée, forcer quelqu'un à faire part de son orientation sexuelle signifie l'exposer à une violence physique et symbolique qui peut être forte, et à une homophobie toujours présente.

Parler de son orientation sexuelle devrait être un choix

C'est au final ce qu'on observe à travers ces «blagues» et autres outils: le besoin d'identifier une orientation sexuelle marque une forme d'homophobie plus subtile que la haine ouverte. Une preuve de plus que le tabou autour de l'homosexualité n'a de loin pas disparu. Dans ce besoin d'identification permanent, qu'en est-il de l'hétérodar? •



Tsépakoi

The lion sleeps tonight

C'est bien connu: en fin de semestre, les habitudes de sommeil de l'étudiant se voient sévèrement affectées par les événements extérieurs. Le rythme normal, soit des tranches de huit heures d'inconscience chaque nuit, se transforme en une alternance de siestes, de crises de panique et de shots de caféine. Pour autant, en termes de sommeil, l'étudiant n'est pas la plus étrange des créatures. Par exemple, chez le poisson, on observe des phases de repos, qualifiées d'état voisin du sommeil. Très voisin en effet, puisque le poisson ne ferme pas les yeux (il n'a pas de paupières), ne rêve pas, et aucun changement n'est décelable entre conscience et inconscience en termes d'activité cardiaque, musculaire ou cérébrale, si ce n'est que, dans cette phase, il est un tantinet moins réactif. Néanmoins, certains poissons ont la particularité de revêtir une tenue de nuit avant d'aller se coucher (ils changent de couleur), ce qui est quand même remarquable. Hors de l'eau cette fois-ci, l'oiseau a lui aussi ses spécificités. Si beaucoup pensent qu'il dort dans un nid, en réalité ceci tient de la légende urbaine. Il dort en fait dans des feuillages où il est hors de portée de ses nombreux prédateurs. En guise de protection supplémentaire, l'oiseau ne ferme qu'un œil: il endort un hémisphère de son cerveau (celui lié à l'œil en question), et garde l'autre alerte des dangers. Ce comportement s'observe également chez le canard: lorsqu'il dort avec ses congénères, ceux-ci forment un cercle. Ceux au centre dorment profondément, alors que les canards qui les entourent restent à l'affût en gardant un œil ouvert. Quant à la grive à dos olive, elle évite de perdre son temps et s'autorise des micro-siestes de neuf secondes en plein vol. Elle fait toutefois figure de petite joueuse à côté du martinet noir, oiseau migrateur, qui dort dans les airs durant son voyage. Dans l'autre extrême, le koala ne sous-estime pas l'importance du repos: il dort jusqu'à vingt heures par jour – le rythme d'un étudiant en vacances, en somme. •



Igor Paratte

Pigr

Laura Grand

Lauréane Badoux et Valentine Michel



Le rendez-vous des assoc'

RENCONTRE • Cette année, le Point. Virgule, a souhaité encourager la découverte du monde associatif, mais aussi la création de nouveaux projets. Retour sur son déroulement.

Si tu souhaites découvrir la richesse de la vie associative et culturelle du campus, le Point. Virgule, est LA rencontre à ne pas manquer. Organisée par le Bureau des affaires culturelles en collaboration avec la Fédération des associations d'étudiant-e-s (FAE), elle a eu lieu à la Grange de Dorigny les 10 et 11 octobre 2017, comme à chaque début d'année académique. La première soirée a permis à vingt-trois associations de se présenter à tour de rôle, de manière ludique et originale, avant de profiter de quelques bières et d'un apéro bien mérités. La soirée

s'est achevée confortablement installés devant une projection proposée par le Ciné-Club UNIL/EPFL: «Les courts métrages suisses: entre hier et aujourd'hui». Le deuxième soir proposait un *workshop* sur la création d'associations ou d'événements culturels, afin d'offrir des conseils et informations aux étudiant-e-s désireux/-euses de monter leur projet. Un atelier était prévu à la fin de la conférence pour tout-e étudiant-e souhaitant présenter son projet associatif ou culturel, avec un prix à la clé pour le plus méritant afin de faciliter son lancement. Nous remercions

chaleureusement tous les participants pour leur présence et leur motivation quant à cet événement. Si toutefois tu n'as pas pu y assister et n'arrives pas à contenir ton enthousiasme jusqu'au prochain Point. Virgule, et si tu es intéressé-e à monter un projet associatif ou culturel sur le campus, n'hésite plus et viens nous en parler. Nous serons ravis de pouvoir t'aider au Bureau de la FAE à l'Anthropole 1192. •

Anouschka Hofmann



Comment allez-vous?



L'enquête «Comment allez-vous?» de 2016 en quelques chiffres:

ENQUÊTE • Du 6 novembre au 1^{er} décembre, l'enquête téléphonique «Comment allez-vous?» aura lieu auprès des première année à l'UNIL.

Chaque année, plus de 2'000 étudiant-e-s débutent leur cursus à l'UNIL. Le Service d'orientation et carrières de l'UNIL (SOC) collabore avec la FAE pour organiser l'enquête téléphonique «Comment allez-vous», dans le but de vérifier l'adaptation des nouveaux/elles venu-e-s et de les guider dans ce nouvel environnement. Les appels seront réalisés auprès de tout-e-s les étudiant-e-s inscrit-e-s pour la première fois dans un cursus de Bachelor, par vingt téléphonistes inscrit-e-s en fin de Bachelor ou en Master à l'UNIL.

S'attendre à recevoir un coup de fil

Cet appel a pour objectif de faciliter l'intégration des étudiant-e-s en les informant sur les différentes ressources mises à disposition sur le campus. L'enquête fait partie des nombreux services offerts aux nouveaux arrivants sur le site de l'UNIL, comme la Journée d'accueil, le cours d'introduction aux études universitaires «A vos marques» ou encore les Ateliers réussite. Si tu viens d'entrer à l'Université de Lausanne,

attends-toi à recevoir un appel téléphonique dans le courant du mois de novembre. Il durera une quinzaine de minutes et sera l'occasion pour toi d'obtenir des réponses aux questions que tu te poses depuis ta rentrée universitaire, de t'orienter un peu mieux dans la foule des services proposés, ou simplement de partager des conseils entre étudiant-e-s. Tu seras entre autres interrogé sur ton choix d'études, ta présence aux cours et ton nombre d'heures de révision par semaine, sur tes méthodes de travail, ou encore sur tes moyens de déplacement, ta situation financière et ta connaissance des différents services offerts par l'UNIL. Ces informations nous permettront de t'orienter vers des services – SOC, SASME, Aumônerie, etc. – que tu ne connais pas forcément et qui pourraient t'être utiles pour la suite de ton cursus universitaire. •

Anouschka Hofmann

- Sur les 2'605 personnes contactées, 1'192 ont répondu, ce qui équivaut à un taux de réponse de 46%. Ce nombre se rapproche de celui de l'année précédente et constitue un excellent résultat.
- En moyenne, les étudiant-e-s de première année consacrent 38h30 par semaine à leurs études, dont 17h30 pour les révisions et le travail personnel. 42% travaillent à côté de leurs études, à raison de 7h30 en moyenne par semaine.
- 87% estiment avoir une bonne situation financière. 61% des personnes interrogées habitent encore chez leurs parents et la majorité des personnes ayant quitté le foyer familial se sont installées en collocation.
- 42% des étudiant-e-s de première année ont besoin de moins de 30 minutes pour se rendre de leur lieu de domicile à l'UNIL, et 34% entre 30 et 59 minutes.
- 47% participent aux activités organisées par les associations sur le campus universitaire.
- 91% ont un compte Facebook, 69% sont sur Instagram et 67% sur Snapchat.





Rendre le travail accessible

TRAVAIL • Depuis la rentrée, Bananeapp, un outil étonnant, a fait son apparition sur le campus. Il s'agit d'une application apportant de nouvelles perspectives, en remplaçant le contact humain au cœur du processus de recrutement.

Ils arrivent décontractés en ce bel après-midi d'automne. Ils, ce sont Arnaud Cachin et Christophe Badoux, deux des trois cofondateurs de Bananeapp, une nouvelle application réservée exclusivement aux étudiants et jeunes diplômés pour faciliter leur entrée dans le monde du travail. Il existe bon nombre de plates-formes comme celle-ci, mais aucune n'est aussi décontractée et innovante.

Familier, mais nouveau

Le principe est simple: après avoir téléchargé l'application et indiqué brièvement sa formation, l'étudiant se voit proposer des offres d'emploi. Il peut alors choisir de cliquer sur une annonce et se renseigner sur l'offre, ou alors passer à la suivante. L'intérêt majeur de Bananeapp est de mettre en contact direct employeur et candidat: quand l'utilisateur postule, il n'envoie ni CV ni lettre de motivation, mais répond à une question type en 140 caractères pour ouvrir un *chat* avec l'employeur. Ce dernier décide ensuite de poursuivre la conversation ou non. Briser la glace ainsi offre une perspective plus humaine tant à l'employeur qu'au candidat. Et ça marche: trois semaines après son lancement, Bananeapp comptait déjà une trentaine d'entreprises partenaires et plus de 600 utilisateurs.

Changer les processus

Les deux pionniers reconnaissent la difficulté pour les étudiants et jeunes diplômés d'entrer sur le marché du travail, ce qui a motivé leur projet. En effet, les plus grandes firmes peuvent se permettre d'être présentes sur le



campus ou de placer leurs annonces sur les sites d'offres d'emploi. La concurrence étant féroce, elles exigent un très haut niveau de compétences mais aussi de l'expérience, ce qui est souvent plus problématique pour les candidats.

«Les recruteurs ne lisent pas les lettres de motivation»

Aussi, ces grands groupes conservent le même canevas de recrutement: le fameux duo CV et lettre de motivation. Pourtant, «les recruteurs ne prennent même pas la peine de lire les lettres de motivation et les rares qui le font se contentent de regarder s'il y a des fautes d'orthographe dans les premières lignes avant de jeter la lettre à la poubelle», affirme Arnaud Cachin. «L'approche du marché de l'emploi est une catastrophe, parce que ça reste la même rengaine», renchérit Christophe Badoux. S'entêter dans ce schéma est, selon eux, une perte de temps et d'énergie. D'autant plus qu'ils soulignent aussi les difficultés des PME et autres *start-up* à se faire une place sur le marché de l'emploi. Dynamiques et souvent moins exigeantes, pas en termes de compétences mais dans leur approche du recrutement

en favorisant justement la créativité et le mordant du candidat plutôt que son expérience, elles peinent cependant à s'offrir une visibilité suffisante pour attirer les étudiants et jeunes diplômés. «Il y a beaucoup de PME en Suisse romande, environ 95% du marché, qui ont envie d'avoir accès aux étudiants mais ne peuvent pas se le permettre», assure Arnaud Cachin. Bananeapp remédie à cela en offrant une plate-forme d'annonces deux à trois fois moins chère que la concurrence pour les entreprises et une facilité d'accès améliorée pour les candidats, comme le résume Arnaud Cachin: «Pour les entreprises, on offre de la visibilité, et pour les étudiants, de la simplicité.»

Rendre sa place à l'humain

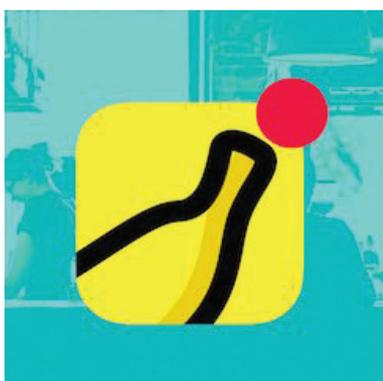
La foi en l'humain des deux entrepreneurs est rafraîchissante. A l'heure où l'automatisation fait douter de l'évolution du marché du travail, ils partagent une vision positive et optimiste: «La créativité, c'est la seule chose que le robot ne peut pas faire», indique Christophe Badoux. Il est vrai que le projet est cohérent avec ce credo. En favorisant le contact humain pour se démarquer des autres candidats, l'application privilégie aussi la créativité, puisque le premier contact doit être établi en seulement 140 caractères. Remplaçant donc l'humain et sa

capacité à innover au centre de la notion de travail, ils font part de leur confiance en l'avenir. Pour eux, l'humain ne cessera jamais de travailler, mais il se rendra la vie plus douce en laissant les tâches pénibles aux machines.

Bananeapp replace l'humain et sa capacité à innover au centre de la notion de travail

Ainsi, il offrira ses compétences intellectuelles plutôt que sa force physique, entraînant un glissement de la notion de travail. D'une intellectualisation du travail, il résultera un épanouissement des individualités et une productivité accrue en valorisant la créativité. Pour l'heure limitée aux candidats issus des filières économiques et techniques, l'application devrait à terme être ouverte aux candidats de tous horizons. «Au bout d'une année, nous aimerions ouvrir les vannes complètement, mais on va le faire progressivement», confie Christophe Badoux. C'est en tout cas tout le mal que l'on souhaite aux jeunes dirigeants et à leur projet novateur. Bananeapp, un modèle à suivre pour l'emploi de demain? •

Maxime Kissou



Un drone d'engin

INNOVATION • Un nouveau drone dévoilé à l'EPFL permet de livrer des petits paquets sur de courts trajets. L'appareil utilise les dernières technologies de pointe afin d'assurer le voyage et la réception du colis.

Le Laboratoire de systèmes intelligents de l'EPFL a révélé un drone permettant d'effectuer sur deux kilomètres des livraisons pesant jusqu'à 500 grammes. Une invention volante développée par l'assistant du LIS Przemyslaw Kornatowski, décrite comme pratique, rapide et tout-terrain.

Une invention rapide, pratique et tout-terrain

Ce drone peut livrer toutes sortes de petites marchandises à moindre coût comme des lettres, des médicaments ou des aliments. La livraison se fait rapidement, et ce sans dépendre du trafic routier ou de l'accessibilité du terrain. Pour assurer le trajet, il existe un logiciel permettant de créer un plan de vol afin d'éviter tout obstacle ainsi

qu'un système de sécurité qui empêche que le drone ne se fasse hacker. Derniers détails technologiques et pratiques, il est possible de suivre le vol à la trace grâce à son smartphone et, après la livraison, le drone rentre tout seul à son point de départ. Esthétiquement, l'engin ressemble à un origami, avec une armature qui se plie et se déplie en un mouvement, réduisant ainsi le volume de l'appareil. Pour effectuer ce changement, la structure de la cage est composée de fibre de carbone pliable, ce qui permet de protéger le drone des collisions ou des chutes, et de le glisser facilement dans un sac à dos. La marchandise, quant à elle, se trouve à l'abri dans une nacelle interne. Pour aider à la réception de la cargaison, les hélices, placées à l'intérieur de la structure, se stoppent dès que l'on ouvre la cage. Le destinataire va donc

pouvoir attraper la livraison en vol sans se blesser.

Un engin problématique?

Cette invention pose tout de même un certain nombre de questions. Au niveau de la sécurité, plusieurs drones sont déjà rentrés en collision avec des avions, ce qui montre une possible perturbation et une surcharge de trafic au sein de l'espace aérien.

Plusieurs drones ont déjà heurté des avions

Quant à la marchandise transportée, elle pourrait se faire voler en chemin. Cela peut donc poser problème concernant des objets précieux ou fragiles. De plus, ce type de création

engendre une automatisation dans le secteur du transport de marchandises. Il se pourrait qu'à long terme, par exemple, on supprime le métier de postier. En effet, si la technologie se développe à grande échelle, il est probable que toutes les livraisons se fassent de cette manière. Malgré des incidents et certaines réticences, ce nouveau moyen de livraison fait rêver, et certaines grandes entreprises commencent à l'utiliser. Scrutez bien le ciel, votre dernière commande shopping s'y trouve peut-être! •

Sonia Imseng

Lumière sur la Grange de Dorigny

DÉTENTE • La Grange de Dorigny apporte beaucoup à la communauté universitaire lausannoise par les multiples offres qu'elle propose à travers son espace de rencontre et son théâtre. Zoom sur un lieu emblématique de notre cher campus.

Restaurée il y a maintenant plus de trente ans, la Grange de Dorigny est devenue, dès 1992, un haut lieu de la culture lausannoise. Et pour cause, elle est le seul théâtre universitaire en Suisse qui possède une saison professionnelle, qui se déroule d'octobre à avril. Pour Julia Nusslé Jatton, chargée de communication au bureau des affaires culturelles de la Grange de Dorigny, le but de la Grange est de «faire le lien entre la ville et le campus et de pouvoir faire se rencontrer des artistes et des chercheurs de l'Université».

Espace de tranquillité

La Grange n'est pas seulement un théâtre, elle abrite également en son sein le Foyer; un coin chaleureux, aménagé pour «offrir à la communauté universitaire un endroit qui ne soit ni une bibliothèque, ni une cafétéria, mais un lieu entre-deux»,

précise Julia Nusslé Jatton. Il rappelle le fameux café Central Perk dans la série *Friends*, «endroit cosy où l'on peut s'installer pour discuter avec ses amis, préparer ses examens, se rencontrer pour un séminaire ou simplement boire un café». Certains seront même surpris d'y trouver une petite station self-service avec thé, sirop et café. Ouvert entre 11h et 17h du lundi au jeudi, c'est un lieu de détente où l'on peut également lire le journal, jouer du piano ou, pour celles et ceux qui ont en marre de faire la queue



Laura Bock

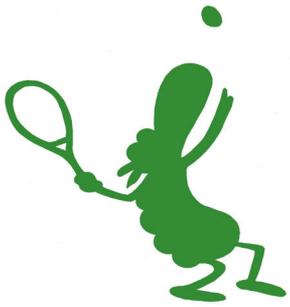
habituelle pour le micro-ondes à l'Anthropole, venir y réchauffer ses plats.

What else?

Espace de rencontre entre arts et sciences, la Grange de Dorigny propose une large programmation durant l'année académique. Bien sûr, celle-ci comporte des spectacles professionnels, mais également de nombreux autres événements, comme les midis culturels qui se déroulent tous les derniers mercredis du mois avec des lectures, des performances ou encore de la poésie. Ils sont gratuits et durent trente minutes, le temps de manger son sandwich. Il est aussi possible d'assister à des «labos», des réunions organisées le soir entre des chercheurs de l'Unil et des artistes sur un thème donné. Le premier de cette saison est «le glitch», qui désigne les défaillances électriques qui affectent et font bugger nos

écrans, et se déroulera le 1^{er} décembre prochain. Les étudiants peuvent profiter d'un rabais sur l'abonnement (celui-ci revenant ainsi à 30 francs), qui comprend tous les spectacles de la saison, des lectures et les ateliers pratiques que propose la Grange à moitié prix, ainsi que d'autres réductions dans certains cinémas et théâtres. C'est une chance pour les étudiants et pour le personnel de l'Université d'avoir un lieu pareil sur le campus, un lieu pouvant ainsi faire le lien entre deux mondes qui nous paraissent parfois opposés: l'art et la science. Mais le but de la Grange de Dorigny est aussi «d'offrir une programmation ciblée pour toute la communauté universitaire le soir» dans l'optique que, dès 2020, avec le Vortex, il y aura davantage d'étudiants sur le site de l'Unil en soirée. •

Laura Bock



Réussir sans gène

PERFORMANCE • Avoir de bonnes prédispositions génétiques semble indispensable pour espérer devenir sportif de haut niveau. Cependant, la réussite sportive dépend de plusieurs autres facteurs tout aussi importants, sinon davantage. Explications.

Chaque sportif possède des caractéristiques qui lui sont propres; certaines sont dues à son entraînement et d'autres à son bagage génétique. Dans certains sports, les caractéristiques génétiques peuvent jouer un rôle important car elles sont propres à l'activité en question. C'est le cas de l'athlétisme, où les corps fins munis de longues jambes représentent un avantage non négligeable pour parcourir le maximum de terrain entre chaque foulée. Ainsi, dans ce cas de figure, les facteurs génétiques sont importants, car ils n'influencent pas uniquement la taille et la musculature, mais également les composantes physiologiques et biomécaniques, qui permettent, par exemple, un progrès plus rapide à l'entraînement et moins de risques de blessures.

L'environnement et le mental

Les facteurs génétiques sont donc essentiels pour une bonne performance sportive. Néanmoins, l'entraînement et l'environnement social le sont tout autant.

Les sportifs ont besoin du soutien de leur entourage

En effet, les sportifs ont besoin d'un entraînement spécifique à leurs caractéristiques physiques et mentales, mais aussi d'un environnement stable tel que le soutien de leur famille et de leurs amis, comme le souligne Roberta Antonini Philippe, maître d'enseignement et de recherche à l'Institut des sciences du sport de l'Unil: «Derrière les plus grands athlètes, il existe une structure familiale, ou du moins sociale, qui est nécessaire à la réussite. Seuls, ils n'y arriveraient pas, même avec les meilleures prédispositions génétiques.» Un bon rapport avec leur environnement est donc important pour qu'ils progressent plus efficacement et plus rapidement. A ces facteurs vient

s'ajouter le mental qui permet, par exemple, de supporter la pression des compétitions et la pénibilité des entraînements réguliers. Certains traits psychologiques marqués semblent être génétiques, comme le suggèrent des études qui affirment que, dans des sports d'équipe, les sportifs extravertis seraient meilleurs que les introvertis, car ils s'adapteraient mieux à leurs équipes et aux organisations sportives. Cependant, l'essentiel des caractéristiques psychologiques s'acquiert au fil des expériences du sportif et peut s'entraîner. Un mental d'acier permet même de corriger certaines mauvaises prédispositions génétiques, comme en témoignent certains ovnis dans le monde du sport tel que Muggsy Bogues, joueur NBA d'un mètre soixante, qui est le plus petit joueur ayant évolué dans la prestigieuse ligue américaine.

Dopage génétique: efficace ou pas?

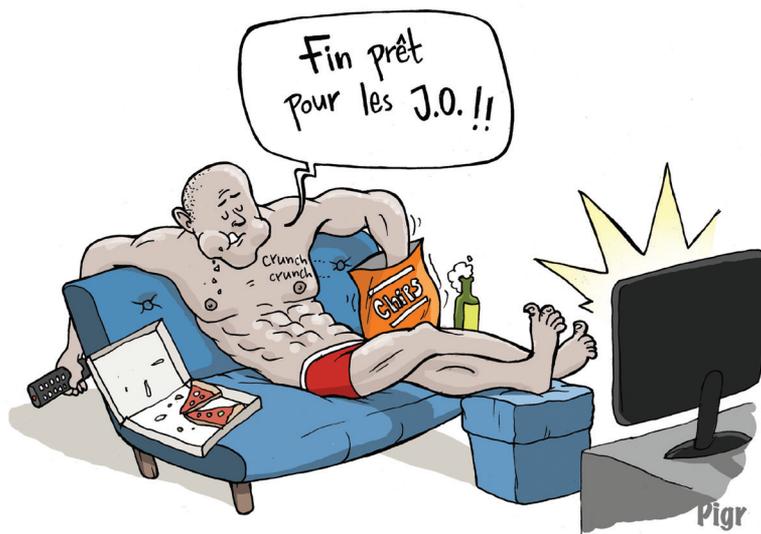
Bien que la génétique ne soit pas essentielle à la réussite sportive, certains sportifs ont tout de même recours à des méthodes permettant de modifier leurs prédispositions génétiques. Ainsi, le dopage génétique, une méthode illégale, permet

d'agir chirurgicalement sur les gènes d'un sportif afin de corriger des prédispositions pénalisantes, telles que certaines maladies, ou encore pour augmenter sa croissance musculaire, par exemple. La pratique peut sembler tentante au premier abord, mais les effets à long terme de ces opérations restent inconnus, car cette forme de dopage en est à ses débuts. Cependant, les possibilités de modifications génétiques seront, semble-t-il, presque infinies à l'avenir. Cette méthode ne garantit pas la réussite du sportif car, comme l'indique Roberta Antonini Philippe, la motivation reste la clé du succès: «On a souvent remarqué que les échecs de sportifs qui avaient tout pour réussir sont liés à un manque de passion ou à une démotivation, qui ne sont pas modifiables génétiquement.» En définitive, la réussite sportive nécessite des bonnes prédispositions génétiques mais aussi et surtout de nombreux autres facteurs tels que l'environnement, l'entraînement et le mental, qui sont indispensables pour espérer atteindre les podiums. •

Tu es lourde, chérie

Le porter d'épouse, l'occasion pour les Finlandais de démontrer leur force à travers un parcours du combattant.

C'est en 1995 en Finlande qu'est né le porter de femme, un sport insolite aussi appelé le porter d'épouse. Une légende dit que ce sport tire son origine d'un groupe d'hommes vivant dans une forêt d'Europe de l'Est qui se rendaient régulièrement dans des villages voisins afin d'y voler des vivres, et parfois même pour enlever quelques femmes. Ils les emportaient sur leur dos, et traversaient la forêt en courant le plus loin possible afin de se les approprier. Il existe cependant plusieurs variantes à cette histoire, et personne ne sait de source sûre d'où cette étrange pratique tire ses origines. Aujourd'hui, ce sport consiste en un parcours d'obstacles que des hommes doivent effectuer le plus rapidement possible, en portant une femme, et non plus forcément leur épouse, sur le dos, tête à l'envers et pieds accrochés au cou de l'homme. L'heureux vainqueur remporte le poids de la femme en bière... Une belle image de la femme valorisée au même titre qu'un sac de patates qu'on traînerait sur son dos à travers un chemin boueux. Ce sport est aujourd'hui pratiqué en Finlande, mais aussi aux Etats-Unis et à Hong-Kong, et suit de véritables règles. La piste doit mesurer un certain nombre de mètres, contenir tel ou tel obstacle, et la femme doit être âgée d'au moins 17 ans et peser minimum 49 kilos. Si ce sport fait un peu sourire de par son caractère insolite, il illustre cependant assez bien les valeurs que l'on attribue à ce jour encore au masculin et au féminin: les hommes, félicités pour leur force physique et leur dynamisme, et les femmes pour leur passivité, ici rabaisées au niveau d'un objet appartenant à l'homme, voire à un poids. Ne serait-il pas possible de casser les stéréotypes en inversant les rôles ou en faisant participer deux compagnons du même sexe? •



Envie de s'embuller

Compagnie Porte-Bagages



«Moi je voudrais être un loup et me gratter derrière les oreilles.» Création contemporaine écrite par une étudiante en dramaturgie à l'Unil et jouée par la Compagnie Porte-Bagages, la pièce suit Louise dans son décalage, ses échecs et ses doutes. Interprétée par deux actrices, Louise débat avec son poisson, se supporte, s'insupporte, questionne son rapport à l'autre et ce qui l'attend à l'extérieur.

sans oublier les vivants, au Théâtre du Vide-Poche à Lausanne du 1^{er} au 5 novembre, au Théâtre de l'Oxymore à Cully du 10 au 11 novembre et du 8 au 10 mars au Teatro Comico à Sion.

La Suisse des clichés

Représenter la Suisse autrement que par une photo d'un mayen valaisan planté devant l'arrête nord-est du Cervin avec en arrière fond un ciel d'un bleu immaculé, tel est le projet d'«Etrangement familial», une exposition visible au Musée de l'Elysée jusqu'au 7 janvier. Cinq photographes de renommée internationale se sont vu confier la mission de photographier notre pays sous un angle inédit, avec pour unique contrainte les limites de leur propre créativité.

«Etrangement familial», Musée de l'Elysée à Lausanne, jusqu'au 7 janvier.



Simon Roberts, Harder Kulm, Interlaken, 2016

Pour la 3000^e fois

Le 11 novembre, Chorus joue son 3000^e concert, d'ailleurs inscrit dans la 30^e saison du club de jazz. Pour l'occasion, la soirée se déroulera en deux temps: présentation de l'album «Always too soon, dedicated to Phil Woods 2017» par Hervé Sellin 4tet puis un hommage à *The Thelenious Monk Orchestra at Toen Hall 1959* (qui souffle lui sa 100^e bougie) par Hervé Selin et Pierrick Pedron 4tet et les étudiants de la HEMU. Un entrecroisement d'anniversaires musicaux qui promet de valoir le détour.

3000^e concert du Chorus Jazz Club, Lausanne, le 11 novembre.

Les femmes sont dans la place

Créé initialement pour valoriser le travail des femmes artistes souvent mises au second rang dans le monde de la culture, le festival Les Créatives a bien grandi depuis sa fondation en 2005. Avec sa programmation 100% féminine, le festival se veut pluridisciplinaire, entre concerts, tables rondes ou encore projections. Sont ainsi prévues des discussions autour de la question des discriminations dans le monde artistique et une exposition réalisée par Les Indociles. Et pour se détendre en musique, Ayo, Flèche Love et la Dame Blanche sont de la partie.

Festival Les Créatives, dans les cantons de Genève, Vaud, Bâle et Berne, du 10 au 26 novembre.



Et aussi...

Exposition «Le Chic français. Images de femmes 1900-1950», Palais Lumière, Evian, du 28 octobre au 21 janvier

Cyrano de Bergerac, Théâtre de Carouge, du 31 octobre au 1^{er} décembre

En famille aux musées, musées de la Riviera, 4 et 5 novembre

Hôpital des nounours, CHUV, 4 et 5 novembre

Access to Medicine week, CHUV, du 6 au 12 novembre

Festival d'improvisation théâtrale, La Grange de Dorigny, du 9 au 12 novembre

Anniversaire de la maman de la cheffe Société, 14 novembre

Nuit de la glisse: Don't crack under pressure, City Club, Pully, 16 novembre

Foodculture days, Alimentarium, Vevey, du 16 au 19 novembre

Exposition «Jusqu'au bout de la mer» de Jacopo di Cera, L'atelier photo, Nyon, jusqu'au 18 novembre

Festivins, salle paroissiale de Belfaux, 18 et 19 novembre

Exposition «Karsten Födinger, graue Energie», EPFL, jusqu'au 25 novembre

Bleu Léopard slameur, au Bleu Léopard Lausanne, 29 novembre

Exposition «Gus Van Sant», Musée de l'Elysée, du 25 octobre au 7 janvier

20 ans de la Nuit

La tournée de la Nuit du Court métrage s'arrêtera à Lausanne le 17 novembre prochain. Organisée par l'association Base-Court et les Internationales Kurzfilmtage Winterthur, la manifestation fêtera ses 20 ans et se déroulera de 19 heures à 4 heures du matin. Son programme, proposant des courts métrages 100% vaudois, est aussi riche qu'interactif. En plus de pouvoir voter pour son favori, le public aura la possibilité, lors du Juke-Box Courts Métrages, de choisir le film qu'il souhaite regarder.

Nuit du Court métrage, Pathé les Galeries Lausanne, le 17 novembre.



Mille-pattes intercontinental

DIVERTISSEMENT • Début octobre, le Cirque du Soleil débarquait en Suisse avec son spectacle *Ovo*, qui plonge le spectateur dans la vie d'une communauté d'insectes. L'occasion de s'intéresser aux rouages de cette entreprise québécoise.

Créé par le Cirque du Soleil pour célébrer ses 25 ans d'existence, *Ovo* est un spectacle qui tourne depuis 2009 déjà et qui a d'abord été présenté sous chapiteau, avant de prendre place en arena. D'après l'attaché de presse Nicolas Chabot, la production en arena a été adoptée car le chapiteau prend environ dix jours à être installé, ce qui oblige à rester plus longtemps dans une même ville pour être rentable et donc à se cantonner à de grandes cités. Cette stratégie a aussi été adoptée pour d'autres spectacles du groupe, qui sont nombreux: en 2016, le cirque présentait simultanément rien moins que 17 spectacles, dont 7 en tournée mais également 9 fixes, joués depuis des années au même endroit et ce pour la majorité à Las Vegas.

En 2016, le cirque présentait simultanément rien moins que 17 spectacles

Concernant les spectacles en tournée, une impressionnante logistique est déployée puisqu'il faut, chaque semaine dans le cas des spectacles en arena, déplacer d'énormes quantités de matériel. Ainsi, sur le parcours d'*Ovo*, 23 camions doivent être chargés et déchargés hebdomadairement. Ils

contiennent notamment 1000 costumes, l'atelier de couture, une demi-douzaine de machines à laver, les équipements acrobatiques, ou encore les effets personnels de toute l'équipe, qui compte une centaine de personnes.

Une famille cosmopolite

Au niveau de l'entreprise complète, ce sont 5000 employés venus du monde entier que l'on dénombre, dont plus de 1300 artistes. Thomas Hubener, un artiste membre du cirque, explique sur sa chaîne YouTube que celui-ci recrute en permanence, et pas seulement des personnes ayant déjà travaillé au sein d'un cirque: pour ce qui est des artistes, gymnastes, danseurs, musiciens, patineurs, ou nageurs, ils ont la possibilité de passer des auditions pour montrer leurs capacités techniques mais aussi artistiques et théâtrales. Ceux qui sont retenus pourront être engagés, après parfois plusieurs années d'attente, lorsqu'un rôle à pourvoir correspondra à leur profil. Parmi les heureux élus d'*Ovo* figure Jan Dutler, un Zurichois dont l'expérience d'artiste, de comédien et de musicien ambulant a permis d'intégrer la tournée en novembre 2016 en reprenant le rôle de L'Etranger, l'un des trois clowns du spectacle. Son arrivée en cours de route dans cette grande production ne l'a pas empêché d'y apposer sa griffe, au contraire. En effet, bien qu'*Ovo* soit organisé autour d'un fil narratif qui relie les numéros et rend



Jan Dutler, un Zurichois, est l'un des trois clowns du spectacle *Ovo*.

malaisées d'importantes initiatives créatives personnelles, Jan explique qu'une fois le rôle appris, «tu peux commencer à donner ta personnalité, ton propre toi, au personnage. Et puis c'est ça qu'on cherche aussi dans le clown, c'est ça qui fait le clown.» Ainsi, depuis que Jan a repris le rôle de L'Etranger, le dialecte inventé de ce personnage comporte des mots... suisses-allemands.

Pour un large public

A l'origine de cette gigantesque machine, une troupe d'échassiers québécois qui, après quelques années d'activité, créent en 1984 le Cirque du Soleil. Celui-ci va connaître une formidable croissance qui rendra possible l'implantation de filiales à l'étranger. En 2015, le fondateur, Guy Laliberté, cède le contrôle du groupe à un consortium, composé notamment de la société d'investissement américaine TPG Capital. Pour répondre aux voix critiques qui craignent de voir le cirque perdre son âme, il insiste sur le fait que le siège social de celui-ci demeure à Montréal. Mais même si cette transaction n'avait pas eu lieu, on pourrait se demander si un cirque ayant acquis un statut de multinationale ne risque pas de voir l'esprit de ses spectacles devenir trop commercial. Quoi qu'il en soit, à la sortie du spectacle *Ovo* l'impression est assez positive: car en plus de présenter, naturellement, des numéros parfois

sidérants de difficulté technique, le spectacle dégage de la chaleur et les interactions avec le public, notamment, font rire la salle à plusieurs reprises. Cependant, l'œuvre, au niveau de la forme et surtout du fond, n'est pas franchement singulière, et l'on ne peut guère s'en étonner. Sur le site officiel, il est proclamé que «la mission du Cirque du Soleil est d'invoquer l'imaginaire, provoquer les sens et évoquer l'émotion des gens autour du monde». Or, le fait d'être une si grande entreprise et de viser un public aussi large que possible dans le monde entier mène nécessairement à choisir des thématiques peu clivantes, simples et rassembleuses. De ce point de vue, une création se démarque: *Zumanity*, spectacle de cirque érotique, qui propose d'ailleurs deux numéros traitant d'homosexualité féminine et masculine. Mais cette œuvre, résidente à Las Vegas, est interdite aux moins de 18 ans et s'adresse donc à un public averti. En conclusion, pour qui souhaite voir des propositions artistiques aux messages audacieux et à la forme plus expérimentale, le Cirque du Soleil n'est sans doute pas la bonne adresse. Mais il ne manquera pas de ravir par ses prouesses notamment acrobatiques les amateurs de spectaculaire, dans des productions qui sont le fruit d'un gigantesque brassage international de talents. •



On va écouter ce film?

CINÉMA • Ces dernières années, la musique de film, les bandes originales en particulier, ne cessent d'être ramenées sur le devant de la scène. Symptomatiques de cette tendance, de nombreux ciné-concerts apparaissent.

Les événements autour de la musique de film sont de plus en plus populaires et se multiplient. Du 17 au 19 novembre prochain le théâtre de Beaulieu de Lausanne produira un ciné-concert, en projetant *Harry Potter à l'école des sorciers*, pendant que le 21st Century Symphony Orchestra de Lucerne interprétera sa bande-son. De plus, en mars 2018, l'orchestre symphonique Bande-Son, qui consacre ses concerts exclusivement à la musique de film, fêtera son 25^e anniversaire, et dédiera alors sa saison 2018 aux classiques de la science-fiction. L'Orchestre de Chambre de Lausanne (OCL), et en particulier son directeur artistique, Joshua Weilerstein, cherchent clairement à moderniser le

programme de l'OCL, à le renouveler, ce qui explique notamment leur collaboration avec la Cinémathèque suisse en début de saison. Deux ciné-concerts ont alors pu être mis sur pied. Si l'OCL, comme la plupart des orchestres symphoniques, n'est pas près de laisser tomber les concerts classiques, on décèle une volonté de réinventer la façon d'amener la musique académique à un public plus moderne, de la rendre plus accessible. Les ciné-concerts sont alors un très bon moyen d'amener la musique d'orchestre à un public non initié, et de s'ouvrir à d'autres médias. La musique de film est donc de plus en plus prisée, car vectrice d'émotions fortes. Pouvoir faire l'expérience en *live*

de tels morceaux s'avère avoir un impact encore plus exaltant, et d'autant plus sensoriel pour le spectateur.

Des BO indépendantes?

Alors qu'il est difficile d'imaginer regarder un film sans sa bande sonore, l'inverse est tout à fait possible. On a donc assisté ces dernières années à une émancipation de la musique de film. En effet, même s'il est intéressant d'assister à une projection avec une musique *live* en parallèle, nombre d'événements se passent de la partie visuelle du spectacle, comme le fait Bande-Son par ailleurs. Non seulement l'organisation d'une projection coûte plus cher, mais elle n'est pas nécessaire au vu du succès des

concerts. Ainsi, les bandes originales se suffisent désormais à elles-mêmes, et ne sont plus uniquement au service de l'image. Les noms de grands compositeurs de BO deviennent d'ailleurs connus et sont eux aussi grandement valorisés, comme Ennio Morricone, figure mythique de la musique de western. De plus, il est important de noter que, selon Ludwig Wicki, l'instigateur du concept des ciné-concerts en Suisse, «la musique classique contemporaine n'est pas plus importante ni meilleure que celle qui est composée pour le cinéma». La musique de film a donc un bel avenir devant elle, avec et sans le cinéma. •

Maurane Chollet



Cachez-moi cette toile!

NUDITÉ • Le réalisme de l'attribut féminin représenté par Courbet en 1866 dans son *Origine du monde* dérange autant qu'il séduit. Cent cinquante ans après sa réalisation, le tableau et son histoire fascinent encore. Parcours d'une œuvre controversée.

Qui ne s'est jamais laissé troubler devant la désormais célèbre toile de Gustave Courbet *L'Origine du monde*? Le choix du peintre de faire du sexe féminin le sujet principal de son tableau était un pari osé. Si la toile est aujourd'hui considérée comme un chef-d'œuvre, son thème n'a cessé d'intriguer et de choquer ses spectateurs. Mais la raison de toute cette attention n'est pas uniquement la représentation elle-même. Cachée ou perdue durant de nombreuses années, c'est bel et bien l'histoire accompagnant la toile qui a participé à la construction du mystère entourant *L'Origine du monde*.

Mission camouflage

Rares sont ceux qui ont eu l'honneur d'admirer la toile à l'époque de sa réalisation; durant plus d'un siècle, celle-ci reste entre les mains de collectionneurs privés. Alors que Manet et la femme nue du *Déjeuner sur l'herbe* scandalisent les

critiques de 1863, il est facile d'imaginer les réactions qu'aurait suscité une peinture telle que *L'Origine du monde*. Ses propriétaires successifs imaginent ainsi divers stratagèmes destinés à la dissimuler. Son commanditaire, le diplomate ottoman Khalil-Bey, la place tout d'abord dans sa salle de bain, derrière un rideau vert qu'il n'ouvre qu'à l'intention de quelques visiteurs soigneusement sélectionnés. La partie de cache-cache débute. Après une disparition de plusieurs années, le tableau



réapparaît dans un cadre à double fond, dissimulé derrière *Le château de Blonay*, une autre toile de Courbet. Il se retrouve ensuite au-dessous d'un nouveau paysage surréaliste constitué sur la base de ses propres traits.

Scandale en vitrine

Ce n'est qu'en 1988 que *L'Origine du monde* est dévoilée pour la première fois aux yeux de tous lors d'une exposition à New York, et elle entre sept ans plus tard au musée d'Orsay. Pourtant, l'accueil n'est pas plus favorable qu'il ne l'aurait été à l'époque de son auteur. En 1994, le journal *L'Humanité* rapportait des descentes de police dans différentes librairies françaises. La cause? L'exposition en vitrine de l'ouvrage *Adorations perpétuelles* de Jacques Henric, ayant pour couverture la fameuse toile. Une absurdité pour l'auteur qui dénonçait alors «un climat général accablant, celui du retour à l'ordre moral». Plus récemment, l'Institut Courbet révélait

diverses censures de l'œuvre sur Facebook, au Salon du livre de Braga ou encore pour la création de timbres. Malgré le flot de représentations érotiques qui nous entoure, ne serions-nous toujours pas prêts à accueillir cette illustre peinture? Difficile d'expliquer pourquoi une toile du XIX^e provoque encore une telle gêne. Son réalisme saisissant plonge le spectateur au cœur de l'intimité d'une femme, mais de laquelle? Démuni de visage, le modèle de Courbet représente fidèlement une vulve. Au vu des réactions qu'elle provoque, on en viendrait à croire qu'une nudité mise en scène serait aujourd'hui plus tolérable que la représentation réaliste d'un sexe. Chef-d'œuvre pour les uns ou pornographie pour les autres, une certitude demeure: *L'Origine du monde* n'en a pas fini de soulever des questions. •

Judith Marchal

La vie en rose

Le nouvel ouvrage de Gavin Evans, *The Story of Colour*, éclaire notre perception des couleurs qui nous entourent constamment.

Pourquoi le rouge énerve-t-il les taureaux? Pourquoi la Maison-Blanche est-elle blanche? Pourquoi le rose est-il considéré comme une couleur de fille? Gavin Evans, journaliste et professeur, répond à toutes ces questions et bien plus encore dans son nouvel ouvrage *The Story of Colour*. Pour retracer l'his-



toire des différentes couleurs et les différentes perceptions des couleurs, l'auteur a réuni un grand nombre d'anecdotes, parfois croustillantes. Ainsi, le lecteur apprend que les taureaux ne sont pas excités par le rouge de la cape du toréador, mais par les mouvements que lui fait effectuer son propriétaire. En effet, ces bovins perçoivent le monde en noir et blanc. Quant à la Maison-Blanche, elle a été peinte de cette couleur pour l'inscrire dans une tradition antique avec de grandes colonnes et des murs immaculés, mais les historiens ont découvert plus tard qu'à cette époque les couleurs chatoyantes étaient particulièrement appréciées. Et si le rose est perçu comme féminin, c'est que des campagnes publicitaires l'ont revendiqué comme tel au milieu du XX^e siècle seulement. Le ton léger de Gavin Evans n'empêche pas le contenu de *The Story of Colour* d'être basé sur un travail de recherche sérieux et transversal, allant de l'histoire à la biologie humaine. Même s'il est en anglais, l'ouvrage se laisse facilement lire et est agrémenté par de belles illustrations qui complètent le propos de manière pertinente. Une belle découverte. •

Jessica Chautems

Au fil des œuvres: Le cauchemar, diamant brut?

Même si le cauchemar peut paraître un sujet banal, on est pourtant loin d'avoir exploré toutes ses facettes. Retour sur ce thème inépuisable au travers de quelques œuvres majeures.

Au Moyen Âge, le cauchemar est jugé comme maléfique. Il était vu comme le fruit d'un déséquilibre psychologique, puisque provoqué par le Diable pour tourmenter le rêveur. C'est à cette époque que se répand l'idée selon laquelle l'expérience serait liée non plus seulement à la mort ou à la peur, mais aussi au désir et à la sexualité. Au XX^e siècle, Freud poursuit cette thèse en concluant que le cauchemar serait avant tout la manifestation de l'inconscient, torturé par des désirs sexuels refoulés. L'origine du cauchemar et sa fonction n'ont toutefois pas fait que susciter des interrogations, le phénomène a également inspiré de nombreux artistes. Mais comment ce sujet si particulier a-t-il été investi? Si, au vu du caractère individuel de l'expérience, le cauchemar semble se prêter plutôt à une représentation singulière et focalisée sur un personnage, les artistes ne se sont pas arrêtés à cette seule modalité. En littérature, le cauchemar est souvent relaté comme une expérience personnelle. C'est le cas dans *Le Horla* de Maupassant, nouvelle où l'on suit la dégénérescence psychologique du personnage principal en proie à une série de cauchemars. Au cinéma, c'est volontiers dans une perspective plus collective qu'il est investi. Les œuvres déploient alors un monde cauchemardesque, s'inspirant de peurs universelles ou propres à une époque. Des films comme *Metropolis* de Fritz Lang ou *A Nightmare on Elm Street* de Wes Craven, avec leurs personnages à la fois humains et mécaniques, illustrent bien les craintes communes d'une société où les machines prennent de plus en plus de place. D'autres œuvres mêlent les deux perspectives, comme *La persistance de la*



A Nightmare on Elm Street, Wes Craven, 1984

mémoire de Dalí, qui reflète à la fois une peur universelle et une angoisse profonde chez l'artiste: celle de la fuite du temps, de la mort. Mentionnons encore le tableau de Füssli intitulé *Le cauchemar*, qui aborde le sujet par un biais personnel, puisque c'est le cauchemar du personnage étendu sur le lit qui nous est donné à voir. Toutefois, on décèle



Johann Heinrich Füssli, *Le cauchemar*, 1781

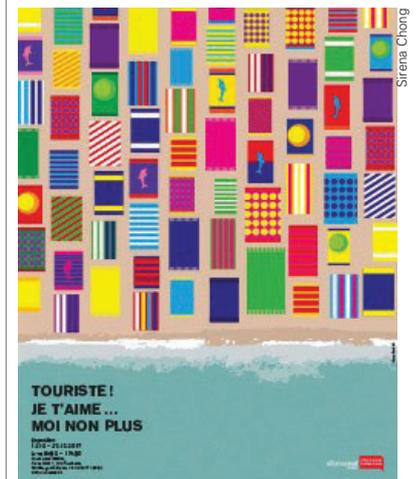
aussi une approche étendue de la question car les symboles mobilisés par le peintre (cheval, démon) désignent le phénomène de façon stéréotypée pour cette époque, et font de l'œuvre une allégorie du cauchemar. Avec ce bref panorama, loin d'être exhaustif, se dessine déjà l'ampleur des différents modes d'investissement du sujet. Mais pourquoi donc les artistes sont-ils autant inspirés par ce phénomène? Peut-être parce que le cauchemar est une expérience à fort potentiel émotionnel. Probablement aussi parce que c'est un pont vers notre inconscient. Et comme le dit Sophie Bridier, qui a mené une thèse sur le sujet, «[...] même si le mot et l'expérience sont aujourd'hui banalisés, ils sont toujours porteurs d'une part importante des énigmes de notre inconscient, lequel ignore le temps... Les démons ont simplement changé de visage». •

Mélanie Barbosa Lourenço

L'art, allié de l'écologie

Sensibiliser au tourisme de masse au travers d'affiches, tel est le but de la nouvelle exposition d'Alliance Sud.

Les touristes utiliseraient 10 fois plus d'eau que les populations locales dans les pays du Sud. Et ce n'est qu'un exemple parmi les impacts négatifs toujours plus nombreux du tourisme de masse. Alliance Sud, en collaboration avec l'Ecole cantonale d'art du Valais, a décidé d'aborder cette thématique à travers un point de vue artistique avec une toute nouvelle exposition: *Touriste! Je t'aime... Moi non plus*. Le tourisme s'est fortement démocratisé au cours des dernières années, entraînant avec lui des points positifs, tels que la création d'entreprises et le développement des structures. Mais, comme le met en avant l'exposition, ses effets peuvent être dévastateurs pour l'environnement.



C'est avec le support d'affiches créées par des étudiants graphistes de l'ECAV que l'exposition tente de sensibiliser les visiteurs à ces aspects négatifs. Ces derniers peuvent admirer une trentaine d'œuvres accompagnées de points théoriques et d'articles de journaux. Cette approche très visuelle offre à tous l'accès au sujet. Au fil de l'exposition, courte mais convaincante, l'idée d'un tourisme responsable émerge. Grâce aux chiffres et exemples habilement choisis par Alliance Sud, les visiteurs en sortent avec la même idée en tête, celle d'une évolution nécessaire vers un tourisme plus équitable. •

Marie Ruffieux et Claire Gex

Un coup de crayon

Tensions en Espagne

Guillaume Guenat



Les trois conseils de...

Chaque mois, un membre de l'Université de Lausanne vous fait découvrir trois objets culturels de son choix.

MYRIAM MORAZ, MAÎTRE D'ENSEIGNEMENT ET DE RECHERCHE À L'ÉCOLE DE FRANÇAIS LANGUE ÉTRANGÈRE

UN FILM

Le sel de la terre, de Wim Wenders et Juliano Ribeiro Salgado, 2014



Myriam Moraz

Ce film documentaire sur la vie et le travail du photographe Sebastião Salgado est une visite guidée, par le photographe lui-même, à travers ses reportages. Les regards en noir-blanc des populations déplacées, victimes de la famine et des conflits armés, nous font plonger au cœur de l'horreur dont l'Homme est capable. Nous parcourons l'Afrique, l'ex-Yougoslavie, avant de revenir au Brésil sur les terres brûlées de son enfance, où il replante une forêt tropicale, comme une larme d'espoir.

UN OPÉRA

El trionfo del tempo e del disinganno, Haendel, 1707

Cet opéra décrit la grande victoire de la lucidité sur ce que la plupart des gens essaient d'éviter. En effet, «Beauté préfère ignorer sa finitude en se mirant au miroir de Plaisir. Mais Temps et Désillusion lui rappellent que la beauté est une fleur qui en un seul jour éclot et meurt». Nous assistons donc aux débats et aux combats de ces quatre personnages allégoriques sur des mélodies éblouissantes. Écoutez la version dirigée par Emmanuelle Haïm, une cheffe d'orchestre qui donne à la musique baroque un élan particulier.

UN CHORÉGRAPHE

Parce que je t'aime, et Blumenkabaret, Cisco Aznar, 2004 et 2007

Cisco Aznar, avec sa sensibilité au service de son génie, son originalité débordante et sa manière de dénoncer avec lucidité, contraint acteurs et spectateurs à se remettre en question. J'ai cité deux spectacles, mais je pourrais les citer tous. *Blumenkabaret* dénonce toutes les formes d'autorité qui est, par essence, castratrice, dans une présentation carnavalesque. Les personnages nous interpellent, mi-hommes/mi-femmes, mi-humains/mi-animaux, ne laissant aucun répit au spectateur. •

Révisons nos classiques!

«J'ai embrassé une fille et j'ai aimé ça»

Parmi les grands classiques de la musique pop des années 2000, saurez-vous définir à quel chanteur ou quelle chanteuse revient chaque citation? Attention, pour corser le tout et vous sensibiliser à la richesse de la prose de ce genre musical, les paroles ont été traduites. Retrouvez les réponses en musique sur auditoire.ch.

1. «Maintenant qu'il pleut plus que jamais

Je sais que nous nous avons
Tu peux rester sous mon parapluie
Tu peux rester sous mon parapluie
(Ella ella eh eh eh)
Sous mon parapluie
(Ella ella eh eh eh)»

2. «Tout le monde, tout le monde, rentrons à l'intérieur
Devenez stupides
C'est l'heure de commencer, C'est

l'heure de commencer, C'est l'heure de commencer
C'est l'heure de commencer, (HA)
C'est l'heure de commencer, (Ici)»

3. «C'est trop tard pour revenir en arrière, et maintenant c'est ton tour de pleurer, pleure-moi une rivière
Pleure-moi une rivière
Pleure-moi une rivière»

4. «Tu es belle, tu es belle
Tu est belle, c'est vrai»

5. «Parce que tu as eu une mauvaise journée
Tu as pris un coup bas
Tu chantes une chanson triste juste pour tourner en rond

Tu dis que tu ne sais pas
Tu me dis de ne pas mentir
Tu essaies de sourire et tu pars pour un tour
Tu as eu une mauvaise journée
L'appareil photo ne ment pas
Tu te dérobes et ça ne te fait rien
Tu as eu une mauvaise journée»

6. «Il ne peut pas lire mon
Il ne peut pas lire mon
Non il me peut pas lire mon visage impassible
(Elle m'a comme personne)»

7. «Relax, prends-le bien
On ne peut plus rien y faire
Relax, prends-le bien
Blâme-moi ou blâme-toi» •



Je cherche l'amour

La Joconde @sagecommeuneimage

A une petite tendance au *stalking*. Sans âge, et pourtant bien conservée. Conversation limitée mais échanges dans les regards passionnés.

Napoléon @Xx_empereur_xX

Aime les escabeaux, a la main sur le ventre et le cœur. Mes devises: «en amour comme à la guerre, pour en finir, il faut se voir de près», et «en amour, la seule victoire, c'est la fuite» Est fidèle. N'aime pas la fessée car fesses fragiles. Adore recevoir dans son appartement.

Jésus @CriCri33

Aime se faire attacher, sait raconter de belles histoires - légère tendance à la mythomanie - a un père envahissant. Aime tout le monde. Corps de Dieu. Encourage le cannibalisme. Jamais à court de vin. Créationniste.

Henri VIII @daddycool

Sait trouver une solution à tout, même aux mariages les plus tenaces. S'essaie volontiers aux relations libres et très ouvert à toute forme de spiritualité. Aucune ex gênante, elles sont mortes. Sans engagement.

Cléopâtre @hotmummy

A le nez fin. Attention, n'aime pas les hommes tièdes. Sait déchiffrer les papis russes. Aime avoir plusieurs hommes de maison. N'a pas d'enfant (César a voulu avoir la garde, ce con).

Le premier homme (mais pas Adam parce qu'en fait la Genèse c'est des conneries) @H1st

Sait chasser et cueillir, adore explorer de nouvelles cavernes. Sait faire usage de sa grosse massue.

Marie Curie: @DirtyPolonium

En connaît un rayon. Aime les expériences interdites. Vous emmènera jouer dans son laboratoire. Personne radiante. Adore tout ce qui touche au physique.

Père Noël @Grosbidou

Pas de problème pour entrer dans une cheminée, récompense les petits enfants sages, sait prendre les rennes. A l'expérience accompagnant l'âge avancé. Généreux. Serait tenté par une romance épistolaire. Humour glacial.

Jeanne d'Arc @ChaudasseDu54

Personnalité solaire, s'enflamme pour un rien. Aime les soirées grillades. Jeune femme avec peu d'expérience, mais aimant monter à cheval. Peut même converser seule si besoin. Bien placée auprès du roi, esprit de révolte. Encore pucelle. Sait lever des armées et des sièges. Glorifiée par les milieux d'extrême droite.

Eve @Inlovewithbigapples

Partage volontiers un fruit bien mûr, pratique le naturisme et cultive la vigne. Cherche une relation extraconjugale, se laisse facilement impressionner par les grands serpents.

Néron @Cityonfire64

Toujours prêt à repartir à zéro. A une mère possessive et une maison en or. Amateur de poésie, aime se mettre en scène. Glaive bien affûté. Aime déclarer sa flamme et jouer de la harpe lors de soirées embrasées.

La petite sirène @polochonx3x3

N'a pas peur de se jeter à l'eau dans une relation. Mode de copulation inconnu. Pas facilement impressionnée par les grandes queues. A une voix captivante, mais chante sous la douche. Fait confiance à n'importe qui. A l'aise en milieux humides.